

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 7. — JUILLET 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 7.

Les origines et les grands faits du spiritisme. — G. Béra.....	385
L'origine de l'esprit et la réincarnation. — F. Senillosa... ..	395
Réhabilitation de Mme Anna Rothe. — G. Béra.....	400
Petite encyclopédie des sciences occultes (<i>suite</i>). — E. Bosc.....	403
Les plans de l'espace (<i>suite</i>)	408
M. Leymarie, articles de journaux, correspondance.....	411
Visions de Mme de Ferriem (<i>suite</i>). — J. de Kronhelm.....	413
Une épisode de la vie d'Em. Swedenborg. — J. de Kronhelm.....	415
Conférence de M. Albin Valabrègue à Genève.....	416
Rénovation religieuse. — Ed. Grimard.	418
L'aube du xx ^e siècle, sonnet. — Larroche.....	429
La médiumnité, les expériences et les conclusions d'un médecin	430
Jésus-Christ. — De Renesse.....	434
La famille Hernadec (<i>suite</i>). — E. Grimard.....	438
Mon évolution spiritualiste. — Horion.....	443
Société spirite de Perrache à Lyon.....	443
Bulletin des sommaires.....	446

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

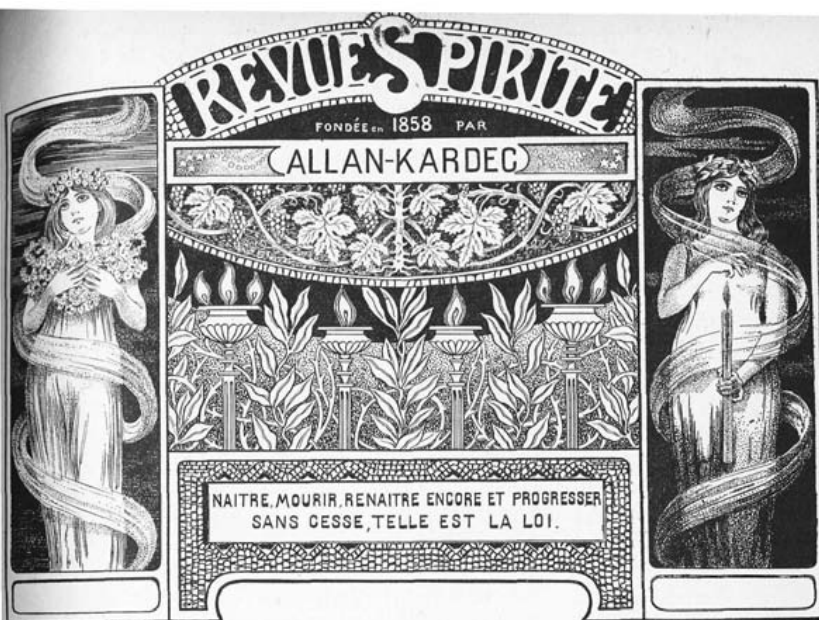
La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N^o 7.

1^{er} JUILLET 1901.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS DU SPIRITISME

(Suite)

LA FAMILLE FOX ET LA JOURNÉE DU 31 MARS (1).

Après M. Weekmann, M. John D. Fox et sa famille vinrent occuper cette maison.

« Il était réservé à cette famille, continue le récit du D^r Campbell, d'être les instruments de communication dans cette étrange aventure. C'est eux qui, les premiers, découvrirent par hasard qu'il y avait une intelligence dans ces bruits, qui d'abord semblaient simplement inexplicables et déplaisants.

« La famille Fox était bien connue du voisinage. Fidèles assidus aux

(1) Voir le numéro de mai.

offices de l'église épiscopale méthodiste, dont ils avaient été depuis des années des membres exemplaires, M. et Mme Fox avaient la réputation d'être d'une sincérité irréprochable. Aucun de ceux qui les connurent n'eut jamais le moindre soupçon sur leur honnêteté...

« Il est probable qu'il y a peu de familles où un tel événement pouvait créer une plus grande surprise et une plus grande crainte. Ils ignoraient absolument qu'un événement analogue se fût produit ailleurs et, élevés dans la routine religieuse habituelle, comme le monde l'était et l'est encore, ils n'étaient nullement préparés à ce déploiement de puissance des Esprits qui se révèlent à nous par des bruits ou autrement. »

L'auteur a appris de cette famille même qu'ils entendaient fréquemment des coups avant le jour où ils se décidèrent à aller chercher les voisins. Ces coups semblaient généralement venir de la chambre à coucher, ou de la cave située au dessous. M. Fox fut d'abord porté à attribuer ces bruits à un cordonnier voisin, mais bientôt il fût évident que la cause était dans la maison même, car non seulement les meubles étaient ébranlés, mais il y avait même parfois une légère oscillation du lit où couchaient les enfants.

Quelquefois les bruits ressemblaient à des pas, et parfois les enfants se plaignaient d'être touchés par quelque chose d'invisible, qui tantôt ressemblait à une main froide, et tantôt à un gros chien.

La famille Fox entra dans cette maison en décembre 1847, et en février de l'année suivante les bruits étaient devenus si distincts et si continuels que le repos de la nuit devint impossible et que les Fox se fatiguaient vainement à chercher à en découvrir la cause. Si pénibles et si troublants qu'ils fussent, ces bruits, avant le mois de mars 1848, ne s'étaient jamais fait entendre pendant le jour. Mais ils devenaient si continuels que Mme Fox en parla à son fils David, fermier qui habitait à trois milles de là. Celui-ci écouta l'histoire avec incrédulité, la regardant comme le produit de l'imagination, ou la chose la plus simple du monde.

Le vendredi soir, 31 mars, les Fox étaient allés se coucher plus tôt que d'habitude, excédés qu'ils étaient par la fatigue occasionnée par les alertes précédentes. La mère avait fortement recommandé aux enfants de dormir tranquilles, et de ne point s'occuper des bruits ; mais ceux-ci, comme pour narguer son insensibilité factice, furent, ce soir-là, plus forts et plus persistants que jamais. Le repos et le silence étaient devenus impossibles. Les parents n'étaient pas encore couchés, mais ils allaient le faire. Les enfants se retenaient de pleurer ; elles étaient assises dans leur lit, écoutant les bruits. M. et Mme Fox allèrent vérifier les fenêtres et les portes, mais inutilement. Les coups répondaient évidemment par moquerie, aux bruits que faisaient le père et la mère en refermant les volets. A la fin Kate, la plus jeune fille, qui, dans son innocence, s'était familiarisée avec l'invisible

frappeur, au point d'être plus amusée qu'alarmée de sa présence, fit claquer joyeusement ses doigts, en disant : « Tiens, M. Pied-Fendu, fais comme moi. » L'effet fut instantané, le frappeur invisible répondit par le même nombre de coups. L'enfant fit alors plusieurs mouvements en l'air avec les doigts et le pouce, *mais sans bruit*, et l'étonnement aussi bien que la joie de la fillette redoublèrent en constatant *qu'il voyait aussi bien qu'il entendait* ; car un nombre égal de coups répondit aussitôt à ses ~~ses~~ mouvements silencieux. « Vois donc, mère, s'écria-t-elle, il voit aussi bien qu'il entend ! »

Que de choses dans ces simples mots : *il voit aussi bien qu'il entend* ! Voilà le texte que tous les docteurs, professeurs, sceptiques, railleurs, qui dans la suite ont essayé d'étouffer la sublime vérité des communications spirituelles, devraient étudier et apprendre par cœur, avant d'entamer leur croisade violente et absurde. Heureusement pour l'important travail que les télégraphistes spirituels avaient entrepris dans cette humble demeure, que les premières manifestations ne s'adressèrent pas aux grands et aux savants de la terre, mais au simple bon sens de la femme d'un honnête fermier, qui comprit que ce qui pouvait voir, entendre et répondre intelligemment, devait avoir quelque chose de commun avec l'humanité ! Partant de là, elle continua à s'en occuper, ce qui est évidemment bien au-dessus de la dignité de graves professeurs et de fameux savants, capables de résoudre les problèmes les plus difficiles, mais qui auraient honte de s'abaisser à la tâche trop simple de penser que 2 et 2 font 4.

S'adressant donc au frappeur invisible, Mme Fox lui dit : « Compte dix. » Les coups obéirent.

« Quel âge a ma fille Margaret ? quel âge a Kate ? »

Les réponses furent correctes. Il n'en fut pas de même de la question suivante : « Combien ai-je d'enfants ? » Les raps en indiquèrent *sept*. Mme Fox n'en avait que *six*, vivants.

Surprise, elle désira que l'invisible frappeur corrigeât son erreur. Elle répéta sa question. *Sept* coups répondirent encore. Soudain, elle s'écria : « Combien en ai-je de vivants ? »

— « Six » dirent les coups.

— « Et de morts ? »

— « Un. »

Cette fois les réponses étaient exactes !

(A notre humble avis, cette première et bien simple manifestation est peut-être aussi l'une des plus saisissantes et des plus convaincantes de tout le spiritisme. Etant spontanée et inattendue, elle répond victorieusement par avance à toutes les objections et à toutes les théories plus ou moins savantes et laborieuses que l'on a opposées depuis cinquante-trois ans à l'explication spirite. Ni la théorie musculaire, ni celle de l'attention expé-

tante, ni celle du double du médium, ni celle de l'inconscient, du subconscient, de la personnalité seconde, de la conscience subliminale, de la télépathie, de la désagrégation mentale, de la suggestion hypnotique, de l'auto-suggestion, etc. etc. ne peuvent subsister devant ce simple « sept » répété deux fois. Et l'éclair d'intelligence qui traverse à ce moment le cerveau de la pauvre mère, pensant à son enfant mort, a quelque chose qui touche au plus sublime de grandeur tragique que l'histoire des temps anciens nous ait transmis.) (Note du traducteur).

La question suivante n'obtint pas de réponse :

« Etes-vous un homme, vous qui frappez ? »

Mais des coups fermes et distincts répondirent quand Mme Fox demanda :

« Etes-vous un Esprit ? »

Elle lui demanda alors s'il voudrait bien frapper devant les voisins qu'elle se proposait d'aller chercher. La réponse fut affirmative ; sur quoi, elle envoya son mari chercher une certaine Mme Redfield, qui, après avoir questionné le frappeur de la même façon, et avoir obtenu des réponses nombreuses et toujours correctes, alla, fort surexcitée, chercher d'autres personnes, qui, à leur tour, et avec un égal succès, se livrèrent à un semblable examen ; ce qui conduisit très avant dans la nuit.

Que le lecteur essaie de s'imaginer la scène qui suivit l'arrivée des voisins, convoqués à cette enquête si neuve et si étrange. Imaginez le lieu : la chambre à coucher d'une humble chaumière dans un hameau obscur et isolé ; pour juges et pour jurés, des paysans simples et sans malice ; pour témoin, un être inconnu, invisible, un habitant de ce moude dont l'humanité ignore l'existence, opérant suivant des lois mystérieuses et incompréhensibles, d'une façon soustraite à tout contrôle humain, brisant ce qu'on croyait être le sceau éternel et sombre de la mort, révélant les mystères si longtemps ensevelis dans le tombeau, et ramenant au jour les secrets que le silence fameux du sépulcre devenait impuissant à contenir. Ceux qui ont coutume de considérer la mort comme la *fin* de tout peuvent seuls se figurer le saisissement de réalité impressionnante, qui domina cette étrange scène, brisant comme un fil fragile toutes les opinions préconçues du monde sur la destinée des morts, devenus *les Vivants*.

Ceux qui sont familiarisés avec les révélations des cercles spirituels ne feront que sourire de la consternation qui régna parmi ce groupe de paysans, en présence des manifestations des « Esprits ». Mais ceux qui sont encore dans la nuit de l'erreur, qui pensent que les innombrables millions d'humains décédés sont morts, partis, perdus, on ne sait où, pour ne jamais revenir, pour ne plus donner le moindre signe, le moindre écho, la moindre vibration, du fond de l'abîme d'insondable mystère, quel tableau quand ils se virent soudain face à face avec les puissantes armées des morts disparus

revêtus de vie, ceints de puissance, de lumière et de force, ayant toujours présente la mémoire vivace des torts secrets que l'on croyait ensevelis dans leurs tombeaux ! Face à face, le bourreau et la victime ! Ressuscités, les massacrés de la terre ! Et celles que nous avons aimées, que nous croyons réduites en poussière, les voici, vives et légères, éventant nos fronts de leurs chevelures dorées ! Eh quoi ! lecteurs, l'air en est rempli ! Les rues de nos cités sont pleines d'une foule invisible qui voltige autour de nous, qui se presse en rangs épais, et qui, dans nos chambres silencieuses, dans nos retraites secrètes, dans nos maisons d'affaires et de commerce, invisibles, d'un regard perçant, surveillent toutes nos actions ! L'univers en fourmille ! IL N'Y A PAS DE MORTS !

Ceux qui, cette nuit-là, sortirent de cette humble chambre, avec un mélange de crainte et de respect, regardèrent d'un nouvel œil le monde qu'ils habitaient. Les objets les plus familiers leur parurent revêtus d'un aspect différent. Tout leur parut changé. Une métamorphose immense, sans nom, s'était abattue autour d'eux, et bien qu'ils fussent impuissants à exprimer ce qu'ils ressentaient, tous pourtant se disaient qu'ils étaient devenus de nouveaux hommes, de nouvelles femmes, tandis que l'air, la terre, la poussière sous leurs pas, le ciel sur leurs têtes, se remplissaient de témoins invisibles, et pour eux, comme pour tous ceux qu'ils avaient aimés et perdus : *Il n'y avait plus de Mort !*

Mais revenons à la maison d'Hydesville, et à cette mémorable nuit du 31 mars 1848. Reprenons le récit du Dr Campbell :

« Après avoir renouvelé les questions déjà posées, Mme Fox demanda à l'Esprit s'il avait souffert quelque tort, en le priant de répondre, comme précédemment, c'est-à-dire par des coups. Les coups répondirent. Ils dirent qu'il était l'Esprit d'un homme qu'on avait assassiné pour le voler. Trente-un coups indiquèrent son âge. Ils dirent qu'il était marié, qu'il avait laissé une femme et cinq enfants, et que sa femme était morte à son tour depuis deux ans.....

Alarmés et épuisés de fatigue, les Fox quittèrent leur maison pendant cette nuit-là. Le lendemain, la nouvelle commença à se répandre, et la maison se remplit de gens à la recherche du visiteur invisible.

Le surlendemain matin, dimanche, 2 avril, le bruit se fit entendre à tout le monde pendant le jour. La maison ne pouvait contenir la foule venue de tous côtés. On assure qu'il y eut jusqu'à 500 personnes réunies pour entendre les bruits, tellement était grande l'émotion produite au début de ces étranges événements. La veille, le samedi soir, un comité avait été chargé de poser des questions et de noter les résultats, mais ce comité n'obtint rien de bien important, ni de bien nouveau. »

LES DÉPOSITIONS. WILLIAM DEUSLER.

Comme confirmation de la citation que nous venons de faire, voici des extraits du témoignage de William Deusler, d'Arcadia, alors proche voisin de M. Fox. Son récit a été publié dans un opuscule de E. E. Lewis, Esq., de Canandaigua, New-York, avec les dépositions de plusieurs autres voisins.

« J'habite le pays, dépose M. Deusler. Je suis venu du Comté de Cayuga, au mois d'octobre dernier. J'habite à peu de verges de la maison où les bruits se sont fait entendre. On m'en a parlé pour la première fois il y a vendredi huit jours (C'était le 31 mars). Mme Redfield est venue chez moi chercher ma femme pour aller chez M. Fox. Elle semblait très agitée. Alors ma femme me pressa d'aller avec elles et j'y consentis. Quand elle m'apprit ce qu'elles allaient faire, je partis de rire et me moquai de leur surnaturel, leur disant que c'était absurde, et que tout s'expliquerait aisément. Il pouvait être 9 heures du soir. Quand j'entraï dans la chambre, il y avait déjà 12 à 14 personnes. J'allai m'asseoir sur le lit et pendant que Mme Fox faisait des questions, j'entendais distinctement les coups dont on a parlé et je sentais le bois de lit vibrer sous les coups.

« Mme Fox demanda de frapper si l'on consentait à répondre à mes questions. A quoi il y eut trois coups. Alors j'ai demandé à l'Esprit s'il avait à se plaindre de quelque chose, et il a frappé ; s'il était venu pour faire mal à quelqu'un, et il n'a pas frappé ; question contraire, et il a frappé ; si mon père ou moi nous lui avions fait du tort, car nous avons habité cette maison autrefois, et il n'a pas frappé ; question contraire, et il a frappé ; si M. X. qui avait habité la maison, lui avait fait du tort, et il y eut trois coups plus forts que tous les autres, et les vibrations du bois de lit furent également plus fortes ; s'il avait été assassiné pour son argent, et il a frappé. Je lui dis alors que j'allais chercher pour quelle somme il avait été assassiné, et je demandai si c'était pour 100, 200, 300, 400 dollars, et quand je fus à 500 les coups retentirent. Toutes les personnes présentes dans la chambre affirment les avoir bien entendus. Je demandai alors si c'était bien 500 dollars et les coups retentirent.

« Après cela j'ai envoyé chercher Artemus W. Hyde (1). A son arrivée j'ai posé de nouveau les mêmes questions et j'ai obtenu les mêmes réponses. M. Redfield envoya chercher David Jewel et sa femme. Mme Hyde vint aussi. Quand ils furent arrivés je fis encore les mêmes questions et j'eus les mêmes réponses.

« J'ai demandé alors à l'Esprit de dire mon âge en frappant un coup par année. Il a frappé 30 fois, ce qui est bien mon âge, et je ne crois pas qu'il

(1) Le fils du propriétaire de la maison d'Hydesville.

soit connu en dehors de ma famille. Je lui ai demandé ensuite de dire l'âge de ma femme et il a frappé 30 fois, ce qui est bien exact. Plusieurs personnes comptaient en même temps. Je lui ai demandé alors de frapper l'âge de A. W. Hyde, puis celui de Mme A. W. Hyde, puis celui de différentes personnes de la chambre que je nommai, et de leur avouer toutes les réponses furent correctes. Je lui ai demandé le nombre d'enfants de plusieurs familles du voisinage, il l'a donné exactement par coups, toujours, ainsi que le nombre des morts de chacune de ces familles.

« Je l'ai questionné sur l'époque de son assassinat, en nommant successivement les jours de la semaine et les heures du jour, et j'ai appris ainsi qu'il avait été assassiné dans la nuit d'un mardi, vers minuit. Les coups n'ont retenti que sur ces données, ainsi pour mercredi, jeudi, vendredi, etc., il n'y avait pas de coups. Je lui ai demandé s'il portait des paquets. Oui. Combien ? Un coup. Nous apprîmes ainsi que X. lui avait pris les marchandises contenues dans son paquet, après l'avoir assassiné. Je lui ai demandé si sa femme était vivante, et il n'a pas frappé ; si elle était morte et il a frappé. Nous avons recommencé plusieurs fois et les résultats ont toujours été les mêmes.

« J'ai essayé alors d'avoir les premières lettres de son nom en nommant les différentes lettres de l'alphabet. Je commençai : A, et lui demandai si c'était l'initiale de son nom ; arrivé à B, les coups ont retenti. J'ai essayé ensuite toutes les autres lettres de l'alphabet, mais sans avoir de réponse. Je lui ai demandé si nous obtiendrions son nom tout entier, en disant toutes les lettres de l'alphabet, et il n'y eut pas de coups. J'ai fait la question contraire et j'ai eu des coups. Et il y a eu bien d'autres questions de posées cette nuit-là, par moi et par d'autres personnes, mais je ne m'en souviens plus. Il a été répondu rapidement à toutes les questions. Je suis resté dans cette maison jusque vers minuit, puis je suis rentré chez moi, pendant que M. Redfield et M. Fox restaient.

« Le lendemain soir, samedi, je suis revenu vers 7 heures. La maison était pleine de monde à mon arrivée. On disait qu'on entendait encore les coups. Quand j'entrai dans la chambre les coups répondaient à des questions.

« Il y avait bien 300 personnes à ce moment, je pense, dans la maison et aux alentours. En ma présence Hiram Soverhill, Esq. et Volney Brown ont posé des questions auxquelles il a été répondu.

« Je suis revenu le dimanche entre 1 heure et 2 heures de l'après-midi. Je suis allé dans la cave avec plusieurs autres personnes, et après avoir fait évacuer toute la maison au-dessus de nous, j'ai demandé qu'il soit manifesté par coups ou par tout autre signe si un homme avait été enterré dans cette cave. Comme je posais cette question, on entendit un bruit ressem-

blant à la chute d'un bâton, qui pourrait avoir un pied de long sur un demi-pouce de diamètre, et tombant sur le plancher de la chambre à coucher située au-dessus de nos têtes. Il ne semblait pas rebondir, car il n'y eut qu'un coup. Je dis à Stephen Smith de monter bien vite examiner la chambre et de voir s'il découvrirait la cause de ce bruit. Il revint en disant qu'il n'avait rien trouvé, qu'il n'y avait personne dans la chambre et dans cette partie de la maison. Je posai deux autres questions auxquelles il fut répondu comme d'habitude. Nous remontâmes l'escalier, et nous fîmes des recherches complètes mais sans rien trouver.

« Je pris alors un couteau et une fourchette et j'essayai si je pourrai reproduire le même bruit en les laissant tomber, mais je n'y parvins pas. Ce fut tout ce que j'entendis le dimanche. Il n'y a qu'un plancher, c'est-à-dire qu'une seule séparation, qu'une seule épaisseur, entre la chambre et la cave, et aucun endroit où l'on puisse cacher quelque chose pour faire ce bruit. Pendant qu'il se faisait dans la chambre je sentais une légère vibration.

« Le lundi soir, j'entendis encore les coups, je posai les mêmes questions et j'eus les mêmes réponses. Ce fut la dernière fois que j'entendis des bruits. Je ne puis expliquer d'aucune façon ces coups singuliers que moi et d'autres personnes ont entendues. C'est un mystère que je ne puis éclaircir.

« J'ai habité cette maison il y a sept ans, et je n'ai jamais entendu à cette époque rien de pareil ni à l'intérieur ni aux alentours. J'ai appris de Johnston et d'autres personnes qui ont habité là avant X. qu'il n'y avait pas de bruits semblables pendant leur séjour. Je n'ai jamais cru aux maisons hantées, ni vu ou entendu auparavant rien que je ne puisse m'expliquer. »

12 avril 1848.

Signé : WILLIAM DEUSLER. »

L'ouvrage cité plus haut donne les noms des autres témoins qui confirment expressément la déposition précédente. Ce sont : John D. Fox, Walter Scotten, Elizabeth Jewell, Lorren Tenney, James Bridger, Chauncey P. Losey, Benjamin F. Clark, Elizabeth Fox, Vernelia Culver, William D. Storer, Marvin P. Losey, David S. Fox et Mary Redfield. Noms obscurs encore aujourd'hui pour la plupart, et qui, témoins du plus grand événement des temps modernes, méritent d'être conservés pieusement à la postérité.

LE PREMIER TÉLÉGRAPHE SPIRITUEL.

Nous avons vu par la déposition précédente que le témoignage de Lucretia P. semble avoir été confirmé par l'Esprit, en ce qui concerne l'assassinat d'un colporteur par X, dans cette maison, il y avait quatre ou cinq ans. L'ensemble des réponses faites à d'autres témoins pendant la première semaine d'avril fit connaître qu'il avait bien été assassiné pendant cette nuit

de mardi, où Lucretia avait été congédiée, et où X était resté seul à la maison, que ce dernier avait ensuite traîné le corps à travers la chambre à coucher, l'office et l'escalier de la cave, où il l'avait enterré à 10 pieds de profondeur, dans un endroit précis que les coups désignèrent. Nous avons vu également que, dans cette première période, on ne put obtenir du nom de la victime que l'initiale B d'abord, à laquelle se joignit ensuite la lettre C. Ce n'est que plus tard que M. David Fox parvint à obtenir dans son entier le nom de *Charles B. Rosna*. Ceux qui ont la pratique du phénomène comprendront aisément que le magnétisme troublé de la foule, réunie dans la cave d'Hydesville au lendemain des événements, ne permit la réussite d'aucune communication régulière par l'alphabet, tandis que M. D. Fox, animé d'un esprit de calme et de prière devait nécessairement aboutir.

La seule chose singulière est que cet essai n'ait été renouvelé que quatre mois plus tard, quand Isaac Post, membre de la Société des Amis, et connu des Fox, frappé de la méthode peu satisfaisante qui consistait à ne chercher que des réponses simplement affirmatives ou négatives, suggéra l'emploi du procédé déjà utilisé par David Fox, à l'imitation de W. Deuser qui, par le fait, se trouve le véritable inventeur de la communication spirituelle, et dont le nom mérite d'être conservé dans la mémoire de tous les spirites. Toutefois D. Fox fut le premier à obtenir un mot tout entier, et ce résultat heureux doit être attribué à ce que les conditions dans lesquelles il opérait n'étaient troublées ni par l'anxiété, ni par la crainte ou l'hostilité, ou par toute autre forte émotion des assistants, conditions qui, en agitant l'aura délicate et impondérable qui entoure les êtres, détruisent les affinités qui permettent les manifestations, aussi sûrement que les dispositions prises par des ignorants détruisent l'effet d'une pile voltaïque ou d'une batterie galvanique. En dépit de la méthode primitive par laquelle les premiers investigateurs d'Hydesville tentèrent de communiquer avec leur invisible correspondant, leur récit, et l'étonnante accusation de meurtre qu'ils rapportaient, attirèrent vers cette maison de tous les points à la ronde. Les bruits répondirent à toutes les questions et des centaines de personnes attestèrent que pas une réponse n'avait été trouvée inexacte.

DÉCOUVERTE DES RESTES DE C.-B. ROSNA.

Le lundi 3 avril, M. David Fox, assisté de voisins, commença les fouilles dans la cave; mais comme la maison est bâtie dans un fond et à proximité d'un ruisseau que les pluies gonflaient alors, ils ne furent pas surpris d'être entravés par l'arrivée de l'eau à la profondeur de 3 pieds. Pendant l'été de 1848, le sol étant sec et les eaux basses, les travaux recommencèrent et ils mirent à jour : une planche, une excavation, quelques débris de poterie

qui semblaient provenir d'un pot à eau, du charbon de bois, de la chaux vive, des cheveux humains et des ossements, qu'un chirurgien déclara, après examen, être humains, ainsi qu'une portion de crâne.

Tels furent les résultats de l'examen de la cave, telles furent les seules preuves confirmant la véracité du récit de l'Esprit au sujet de cette mort accidentelle. Il est juste d'ajouter que M. X., désigné par l'Esprit comme son meurtrier, revint de Lyon, N. Y. où il résidait depuis 1846, et exhiba un certificat de bonne vie, signé par 44 personnes, affirmant qu'elles ne connaissaient rien contre lui, et le tenaient pour un homme droit et honnête, incapable de commettre le crime dont on le suspectait.

Pour jeter le discrédit sur le récit de l'Esprit on fit courir le bruit que plusieurs personnes recherchées avaient été assassinées, que les Esprits avaient accusé faussement certains individus de ces meurtres, et qu'on avait ensuite retrouvé vivantes les prétendues victimes. Il a été prouvé que ces histoires étaient de pure invention, et qu'aucune n'avait le moindre rapport avec les révélations spontanées et inattendues d'Hydesville. Toutefois on ne crut pas utile de pousser les recherches plus loin.

La présence de restes humains dans la cave prouve que quelqu'un y avait été enterré; et la chaux et le charbon, que les traces de cet enterrement mystérieux avaient été détruites intentionnellement.

A ROCHESTER.

La famille Fox ne quitta pas immédiatement la scène de ces événements mystérieux, elle y fut témoin de phénomènes encore plus surprenants. Fréquemment les meubles s'agitaient, des mains froides et dures saisissaient les jeunes filles, les portes s'ouvraient et se fermaient violemment, le lit des demoiselles Fox était secoué au point qu'elles furent forcées d'aller camper dehors, les couvertures du lit étaient arrachées, et le plancher se balançait comme sous l'influence d'un tremblement de terre. Toutes les nuits elles entendaient avec effroi se répéter les bruits d'une lutte mortelle, la victime frappée, le sang qui jaillit, le cadavre traîné par la chambre et dans l'escalier, la fosse qu'on creuse, les planches qu'on cloue, le trou qu'on comble. Ces bruits avaient déjà été obtenus précédemment, soit spontanément, soit sur demande; mais dans cette maison solitaire et lugubre, dans le silence du soir, dans l'obscurité de la nuit, ces bruits fantastiques, reproduction d'une horrible tragédie, éveillaient chez les Fox, aux moments les plus inattendus, des sentiments de terreur, que de nouveaux ennuis, qui commençaient à fondre sur eux, ne faisaient qu'aggraver.

On s'aperçut bientôt que les « Esprits » semblaient produire ces divers bruits de préférence en présence des jeunes filles de la famille, et bien qu'on en eut entendu en leur absence, notamment dans la nuit du 31 mars,

quand toute la famille Fox avait quitté la maison à l'exception du père, néanmoins, la curiosité éveillant l'observation attentive, et le pouvoir invisible ayant de son côté mentionné le même fait, on constata que les manifestations étaient évidemment plus fortes en présence de Kate, la plus jeune fille, qu'en présence de toute autre personne.

(A suivre)

EMMA HARDINGE.

Traduit par G. BÉRA.

L'ORIGINE DE L'ESPRIT ET LA RÉINCARNATION.

Monsieur le Directeur,

Lorsque j'ai vu, dans la *Revue* du 5 mai, la discussion qu'y ont soutenue MM. Béra et Moutonnier, je me suis senti pris du désir de prendre part au débat. Cela ne m'a pas été possible plus tôt parce que je me trouve fort loin de Paris, et que je suis obligé d'avoir recours à un traducteur. Néanmoins j'ai écrit le petit article que voici. Peut-être peut-il contribuer quelque peu à éclairer la question.

C'est à vous de voir, Monsieur le Directeur, s'il vaut la peine d'être inséré.

Veuillez agréer mes salutations empressées.

FÉLIX SENILLOSA.

Tant que nous ne serons pas parvenus à nous faire une idée à tous les points de vue acceptable de l'origine de l'âme, il ne nous sera pas possible de nous expliquer logiquement la nécessité de la réincarnation.

L'origine de l'âme !... y a-t-il moyen d'arriver à la connaître ? Tout au moins, grâce au progrès qu'a fait la philosophie spirite, nous pensons que le moment est arrivé de le tenter.

Dans mon ouvrage intitulé : *Concordance du spiritisme et de la science* (1), j'ai traité à fond cette question. Je me bornerai aujourd'hui à la résumer en quelques mots.

Avant tout, il importe d'éliminer ce qu'enseigne là-dessus le catholicisme. Il est inadmissible que chaque être reçoive une âme au moment de sa naissance. Cela serait le renversement de toute idée de justice. On ne s'expliquerait pas les choquantes différences qui existent entre les hommes au point de vue intellectuel et moral. Dieu ne serait qu'un capricieux, et pour justifier les sottises commises par lui, nous n'aurions d'autre ressource que d'admettre une sottise non moins grande, la théorie de la grâce.

(1) *Concordancia del Espiritismo y de la Ciencia*, publié à Buenos-Aires en 1891 ; une seconde édition a paru à Barcelone en 1894. Torrens et Carol, éditeur.

D'après les théosophes, l'esprit est, à l'origine, une émanation directe de Dieu, un quelque chose détaché de lui, et qui néanmoins est contraint, pour des raisons impossibles à comprendre, à traverser d'abord tous les règnes de la nature, à se soumettre ensuite à diverses réincarnations humaines, et à former des individualités conscientes avant de retourner enfin au point de départ après cette longue pérégrination.

Si l'origine de l'âme devait être attribuée à un fluide déjà spiritualisé, ce fluide ferait partie de l'âme universelle, ce qui revient à dire qu'il serait cette âme universelle elle-même. Alors il serait parfaitement absurde qu'il s'imposât des tortures inutiles. Prétendre qu'il s'agit d'anges déchus, c'est revenir à la fable catholique, absolument dénuée de sens et d'ailleurs contraire aussi bien à tout ce que nous savons aujourd'hui du passé de l'homme qu'à la logique la plus élémentaire. Il n'aurait pu se produire des chutes en aussi grand nombre qu'à la condition qu'il existât une imperfection monstrueuse dans la création, par conséquent dans le Créateur.

Si l'on prétendait que nous provenons d'un principe intellectuel autre que Dieu, il faudrait reconnaître que celui-ci n'est pas unique. Il y aurait dans cette hypothèse deux principes spirituels, l'un d'une sagesse sublime dans le bien, l'autre intellectuel et pervers; l'un parfait, l'autre perfectible; l'un indivisible, l'autre susceptible de se diviser en des milliers de monades condamnées à souffrir afin d'arriver dans la suite des temps, à une perfection relative.

Quelle que soit, de ces deux conceptions, celle que l'on accepte, on est conduit à la même conséquence : la création tangible est complètement inutile et superflue.

Si au contraire nous faisons remonter l'origine de l'âme à un fluide quelconque, ne possédant pas au début d'attribut spirituel qui lui soit propre, mais qui arriverait à être conscient par suite de la merveilleuse création des mondes, des êtres, de la vie organique, alors l'univers aurait une explication. Son existence, ses transformations, sa forme passagère, répondraient à un but, et ce but serait la création durable d'esprits chez les hommes de tous les mondes habités; ce but serait de conduire ces esprits jusqu'à une perfection relative afin d'animer, par l'amour et la félicité, l'espace insondable.

Ce fluide, qui donne d'après nous action et vie à toute chose, devrait passer par le minéral, le végétal et l'animal, et parvenir au plus haut point de perfection dont ce dernier soit susceptible, avant de servir à former un noyau spirituel. Celui-ci, germe inconscient encore, ne recevrait d'abord de nouvelles incarnations que par simple affinité, comme une force en voie de développement.

Cette involution conduirait à la formation du périsprit chez les animaux

supérieurs, enfin à l'apparition de l'homme primitif. En lui s'incarneraient désormais les germes spirituels, lesquels s'élèveraient progressivement jusqu'à la conception du bien et du mal. Ce n'est qu'à partir de ce moment que commenceraient les réincarnations conscientes, recherchées avec un dessein défini.

En concevant l'âme comme créée de cette manière, on s'explique comment elle est soumise, à ses débuts, aux instincts et aux passions de la bête, et comment elle parvient ensuite à les dominer par la raison, par l'élévation de la pensée, par la noblesse des sentiments. Elle conquiert de la sorte la perfection relative à laquelle il nous est donné de parvenir sur cette terre.

Dès lors, la réincarnation cesse d'être pour elle une nécessité à laquelle elle ne puisse se soustraire. Elle devient volontaire et ne s'effectue que pour venir activer le progrès religieux, moral ou scientifique.

Les instincts et les passions de la conservation de l'espèce et de la sélection sont de création directe. La raison et la morale en dérivent peu à peu. C'est le besoin qui est le premier stimulant du développement intellectuel ; l'étude le complète. L'amour instinctif de l'animal pour sa progéniture ne persiste pas dès que les petits peuvent se passer de leurs parents. Le même sentiment devient chez l'homme l'amour de la famille, contre lequel la mort même est impuissante. De l'esprit d'association, développé chez les hommes primitifs par les conditions de la lutte qu'ils avaient à soutenir contre les bêtes fauves, est sorti l'amour de la patrie, en attendant que celui-ci se transforme plus tard en amour de l'humanité.

Notre organisme, notre cerveau surtout, seraient donc comme le creuset où s'élabore l'esprit. Cela s'accorde parfaitement avec les connaissances définitivement acquises sur ce point, et doit nous amener un jour à considérer la physiologie et la psychologie comme deux branches d'une seule et même science.

Si la loi d'hérédité est fatale chez l'animal, elle ne l'est plus chez l'homme. L'homme est une dualité dans laquelle entre un nouveau facteur, et des plus puissants, à savoir : un esprit conscient qui porte en lui la résultante de son passé intellectuel et moral. De là vient que, parmi les membres d'une même famille, on constate des différences considérables dans la forme du crâne, de même du reste que dans le caractère, le degré d'intelligence, les tendances, les particularités d'esprit de chacun d'eux. De là vient également que, d'après les observations de Broca, nous éprouvons jusqu'à l'âge de quarante ans des modifications dans telle ou telle partie de notre crâne, selon le genre d'études auxquelles nous nous livrons ou selon les conditions générales de notre manière de vivre.

Ce mode de création pour l'âme est donc d'accord avec les données de la

science. Dès qu'on l'admet, la nécessité des réincarnations en découle impérieusement.

Rien dans la nature ne se fait par bonds, tout apparaît en son temps, tout est un enchainement de causes et d'effets. Mais tout obéit à la pensée divine à laquelle nulle force ne s'oppose, et qui agit souverainement sur la matière. Dès l'instant où le mouvement de rotation a été imprimé à la nébuleuse, tout se déroule graduellement, dans l'ensemble et dans les parties, selon le plan préconçu, comme la force héréditaire régit et développe les formes externes et internes des plantes et des êtres.

Maintenant, si je discutais avec M. G. Béra, il me dirait, comme il a déjà dit à d'autres : — Moi, je ne nie pas la réincarnation ; mais le « spiritisme, qui se donne pour une doctrine consolante, n'est pas au fond plus consolant que toute autre religion. L'éternité des souffrances par des incarnations successives n'est qu'un enfer déguisé. »

La religion catholique est, si l'on veut, la plus consolante de toutes, mais uniquement pour les personnes qui répètent le *credo quia absurdum*, pour les personnes qui, en face de ces problèmes, se tiennent la bouche ouverte et l'esprit fermé. C'est un type qui tend à disparaître ; les progrès de la connaissance et des lumières ne tarderont pas à le faire disparaître complètement. Il faut vraiment être doué d'une intelligence bien rudimentaire pour se persuader que tout est permis pourvu qu'on se conforme aux prescriptions de l'Église, et qu'il suffit au criminel de confesser et de communier *in extremis* pour être admis au ciel au même titre que l'homme de bien. Il n'y a rien de plus absurde et de plus immoral qu'une pareille hypothèse et qu'un pareil enseignement.

Pour l'homme qui comprend et qui pense, le spiritisme est consolant ; le spiritisme est nécessaire.

Il est consolant parcequ'il nous apprend que tout ne finit pas à la tombe, parce qu'il nous démontre que les peines auront un terme, qu'une justice et une équité supérieures président aux révoltantes inégalités individuelles et sociales. Il est nécessaire, parce qu'il nous conduit à la morale du christianisme, dont la pratique assurera le bonheur des hommes.

Sans cette consolation, sans cette espérance, l'humanité perdrait le chemin du salut. Le jour où les idoles seraient renversées, où seraient fermés les temples et les couvents, comme cela doit nécessairement arriver, il serait inévitable qu'elle tombât dans le matérialisme.

Non, il n'existe pas une éternité de souffrances. Les incarnations *conscientes* ne sont pas tellement nombreuses. Nous pouvons les réduire à un petit nombre, si nous savons nous préserver des vices et des mauvaises actions. Qu'on n'allègue pas l'ignorance : la conscience nous avertit et nous conseille ; mais il y a des gens qui, à force de ne pas tenir compte de ses

indications, finissent par l'émousser. Ce que nous avons acquis dans chaque incarnation, au point de vue intellectuel et moral, nous reste acquis pour toujours. Lorsque nous retournons sur la terre, nous en apportons en nous la résultante et la synthèse. Il dépend donc de notre volonté, qui est libre, de raccourcir ou d'allonger notre existence terrestre. Beaucoup préfèrent les jouissances matérielles à celles qui sont du domaine des idées. Ceux-là auront à descendre souvent sur la terre, jusqu'à ce que, fatigués de leur fatale obstination, la souffrance fasse naître en leur âme le dédain de l'existence consacrée à la matière et l'amour de la vie de l'esprit.

La vie en ce monde est agréable pour ceux qui ont le goût du travail parce qu'ils sentent que là est la source de tout progrès ; pour ceux qui ont la santé, ce qui dépend en grande partie des existences passées et de l'usage actuel que nous faisons de notre organisme ; pour ceux qui aiment les plaisirs simples, qui se plaisent aux satisfactions que procure la nature et ne se laissent pas aller aux tentations des sens. La vie est pénible pour ceux qui, de leur propre volonté, sont venus chercher ici-bas une expiation, désirant se rapprocher plus rapidement de leur nirvana. Elle est pénible pour le travailleur qui est privé de santé ou qui manque d'ouvrage par la faute de l'ordre social. Mais en dehors de cela le travailleur est heureux, parce que, esprit nouveau, il ignore les exigences et les aspirations des esprits dont l'évolution est plus avancée. Souvent le riche porte envie au bonheur du pauvre diable, aux naïves expansions de sa joie.

En tout cas, quel que soit le nombre des incarnations, leur durée totale n'est rien en comparaison de l'éternité de félicité qui nous attend.

Si tout dans la création avait été repos, si tous les biens avaient été mis sans travail à notre disposition, nous n'aurions pas eu le sentiment de nous perfectionner par notre propre effort, de conquérir l'autonomie en vertu des lois qui laissent à notre choix la route à suivre pour aller vers le progrès intellectuel et moral. La vie eût été monotone, aride. C'est la lutte, c'est le choc des idées, qui lui donnent de l'attrait et nous encouragent à la mener vaillamment. C'est le déchainement des passions qui fait ressortir le mérite de la vertu. Ce sont les horreurs du mal qui rehaussent la beauté du bien. Mais le mal lui-même n'est pas une entité. Il n'est que l'absence du bien. Il disparaît à mesure que croît celui-ci, comme l'ombre s'efface devant la lumière.

Des différences qui de cette façon s'établissent entre les esprits résultent la variété et le charme de la vie spirituelle. Quelle éternité d'ennui nous serait réservée, si les esprits, en se perfectionnant, en arrivaient à devenir identiques, s'ils pensaient tous de même, s'il n'y avait plus entre eux la moindre divergence ! Heureusement il n'en est rien. Les différences, parfois violentes, qu'ils ont commencé à présenter sur la terre vont se perpétuant

dans l'espace. Là-bas comme ici, on discute, on se contredit, on soutient des manières de voir distinctes ; mais on cherche de bonne foi la vérité, on s'explique les uns aux autres les merveilles infinies de la création. Là-bas comme ici, on fait de la musique et de la poésie. Là-bas comme ici, l'imagination, mise au service d'une volonté parvenue à un degré élevé d'évolution, crée au moyen des fluides ambiants les plus ravissants paysages. Là-bas comme ici, la vie est activité. Là-bas comme ici, il y a des familles, des amitiés, de l'amour.

Bénies soient les incarnations successives auxquelles nous devons la vie, l'autonomie, et nous devrons un jour la félicité de pouvoir prendre notre part des merveilles sublimes de la création.

FELIPE SENILLOSA.

RÉHABILITATION D'ANNA ROTHE

Nous avons adressé la lettre suivante à M. Gaston Méry, directeur de *l'Echo du Merveilleux* :

Monsieur,

« Je tiens à protester avec la plus grande énergie et la plus vive indignation, en mon nom personnel, comme témoin oculaire, et au nom de la Rédaction de la *Revue Spirite* et du *Spiritualiste Moderne*, revues qui ont éclairé tout récemment le public sur le cas de Mme Rothe, contre l'article paru dans *l'Echo du Merveilleux* du 15 de ce mois, et intitulé : « Un faux médium démasqué. Anna Rothe. »

Le titre seul de cet article, sans parler de son contenu, dont je dirai quelques mots tout à l'heure, semble calculé pour faire entendre que Mme Rothe vient d'être démasquée, ce qui est exactement le contraire de la vérité. Comme tous les médiums elle a été en butte à la persécution et à la calomnie ; mais il n'est pas équitable de rendre à son égard un jugement définitif, sur la seule lecture de libelles diffamatoires, rédigés par la haine et l'ignorance, et dont il a été fait justice à maintes reprises, sans mettre sous les yeux du public le résultat de l'enquête de ceux qui ont vu, et, après examen approfondi, se portent garants de la sincérité des manifestations auxquelles ils ont assisté. D'ailleurs, ceux qui se sont livrés sans parti pris à de longues et de patientes recherches sur le sujet si complexe de la médiumnité savent, que la fraude d'un médium ne prouve pas absolument contre lui, si bizarre que paraisse cette assertion, et le Dr P. Gibier, bon juge en cette matière, affirme qu'un médium peut être pris en flagrant délit de fraude au cours d'une séance, et donner, à la séance suivante, des manifestations du caractère le plus authentique.

Pour ne pas abuser de votre attention, la discussion du cas de Mme Rothe

pouvant m'entraîner trop loin, je vous prierais, Monsieur, de vouloir bien vous reporter aux articles qui ont paru dans la *Revue Spirite* de juin, et dans le *Spiritualisme Moderne* du 10 juin. Je suis certain que l'administration de ces Revues serait heureuse de vous les faire parvenir si vous ne les possédiez plus, et si vous en exprimez le désir, dans le but d'éclairer votre conviction. Vous y verrez, notamment, que de nombreuses séances ont eu lieu à Paris avec Mme Rothe, toutes couronnées de succès, et que plusieurs ont fait l'objet de procès-verbaux, signés, dans un cas, par douze personnes, et dans l'autre par une trentaine d'autres. Vous admettez bien que quelques-unes au moins savaient se servir de leurs yeux et de leur jugement.

A vrai dire, et si vous me permettez cette remarque qui a frappé certainement beaucoup de vos lecteurs, je trouve étrange qu'après avoir accueilli dans votre numéro du 1^{er} juin le rapport, un peu bref, mais favorable, d'un témoin *qui a vu*, vous vous basiez, pour détruire l'impression produite par ce rapport, sur les déductions d'un témoin *qui n'a pas vu*, mais qui étale longuement et complaisamment l'opinion qu'il a ressentie, à la lecture de brochures dont il ne connaît pas l'auteur, ni le but caché, mais qu'il sait de nature à occasionner un grave préjudice. A mon sens, le doute doit toujours profiter à l'accusé, et faire bon accueil à ce qui peut nuire, sans reposer sur des témoignages de premier ordre, et à ce qui détruit le bon effet produit par un témoignage de cet ordre, est tout au moins illogique, pour ne pas être plus sévère.

Je crois donc que votre rédacteur a agi un peu à la légère, et qu'il doit le regretter, parce que son action n'est pas bonne et qu'elle n'est pas vraie. Lorsqu'il s'est agi pour nous de nous renseigner d'une façon complète et impartiale sur la valeur de Mme Rothe, nous avons commencé par nous documenter à son égard; nous avons lu les brochures du Dr Gaj et du professeur Sellin, ce dernier autrement instruit et digne de foi que le « jonker Bohn » jeune homme de 26 ans, qui n'a assisté qu'à deux séances en toute sa vie, qui n'y a rien compris, qui a émis des prétentions inadmissibles et poursuit maintenant Mme Rothe de son dépit rancunier.

Il vous suffira pour vous en convaincre d'apprendre que les assertions du Dr Bohn, dont vous vous êtes fait l'écho, sont en général dénuées de fondement, de l'aveu de centaines de témoins.

C'est ainsi qu'il est faux de dire :

« 1^o Qu'il y a une mise en scène dont Jentsch est l'impresario. » Mme Rothe s'est toujours soumise aux conditions des comités, et M. Jentsch se tenait à l'écart, souvent dans une autre pièce que celle des séances.

2^o La table autour de laquelle se placent les assistants a toujours été l'objet d'un examen préalable, ainsi que tous les endroits de la chambre où quelque chose aurait pu être dissimulé. C'est élémentaire et enfantin à dire.

3^o Il est *archi-faux* de dire que « l'on ne fouille jamais le médium » et qu'elle cache quoi que ce soit sur elle. C'est matériellement impossible. A Paris, elle a toujours été deshabillée complètement, ses vêtements visités un

à un, et souvent même c'est dans des vêtements d'emprunt qu'elle assiste aux séances. La légende des « hanches gonflées de fleurs, et dégonflées après la séance » n'est qu'un conte ridicule.

4° Les apports ne proviennent pas seulement de gauche, mais de partout. On les voit parfois tomber, à la lettre, du plafond, en pleine lumière. Certains assistants ne sont pas à un mètre du médium qui ne fait aucun mouvement suspect, et ne dérobe pas ses mains aux regards inquisiteurs, vous pouvez le croire, de gens plus sceptiques et moins crédules que ne le pense votre rédacteur. J'ai vu des pluies de fleurs tomber du ciel, des oranges suivre le même chemin, des fleurs tirées des vêtements ou des cheveux des spectateurs, et dont il fallait les extraire avec une résistance très marquée. Des apports se sont formés sous les yeux des assistants dans la main ouverte du médium.

La brochure du D^r Bohn explique-t-elle comment une salle dans laquelle ne se révèle pas la plus légère odeur de fleurs, se trouve un quart d'heure après saturée du parfum des fleurs les plus odorantes, par suite des apports sans que personne ait rien perçu auparavant, tandis qu'après le phénomène on peut à peine supporter l'intensité des odeurs? Explique-t-elle comment certaines fleurs sont ruisselantes d'eau, tandis que d'autres sont sèches, mais que toutes sont d'une fraîcheur absolue? Explique-t-elle que pas une feuille, pas une fleur, ne sorte des « réserves » de Mme Rothe, brisée ou même froissée. Je lui ai vu tirer des roses prêtes à s'effeuiller, et des pensées, la plus délicate de toutes les fleurs, peut-être, non fanées, alors que les fleurs recueillies au début étaient déjà flétries.

M'expliquera-t-il la magnifique branche de mimosa que j'ai reçue, avec les étamines toutes bien dressées, alors que tout le monde sait à quel point cet organe est sensible et se replie au moindre contact dans cette fleur. Cinq fleuristes, grands et petits, que j'ai consultés le lendemain, m'ont ri au nez quand je leur ai demandé de m'en procurer en cette saison. Vous pouvez vous informer vous-même. Cette vérification est facile.

Par conséquent, au nom de tous ceux qui ont vu, et bien vu, dans les conditions du contrôle le plus certain, contre ceux qui se font sans preuve suffisante l'écho de la calomnie;

Au nom de l'honneur, qui ne permet pas de laisser sans défense une femme qui est absente, étrangère, ignore les attaques dont elle est l'objet en France et ne peut y répondre, qui de plus est désintéressée, car elle n'a jamais, à ma connaissance, voulu accepter aucune rémunération (et il me semble que c'est une ironie amère, que de dire que la médiumnité est pour elle un métier lucratif);

Au nom de la justice, et pour rendre hommage à la Vérité, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer cette protestation à la même place où a paru l'accusation.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. BÉRA,
de la *Revue Spirite*.

PETITE ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES OCULTES

(Suite)

CHAPITRE IX.

DÉMONOLOGIE.

Les Théologiens ont des idées singulières sur les Démons et la Démonologie. La Démonologie est la science des Démons et de l'influence que ceux-ci peuvent exercer sur l'homme. Or, pour la plupart des Théologiens, les Démons sont des Diables, des mauvais *Esprits* qui cherchent à duper et à tromper les hommes, à les induire en tentation.

Pour l'occultiste, au contraire, ce terme embrasse un domaine beaucoup plus vaste; les Démons sont les Entités de l'Astral, les Invisibles; et cela que ceux-ci soient bons ou mauvais, le jardin des racines grecques de Port-Royal nous donne la définition suivante :

Δαίμον, Dieu, sorts, esprits malins.

En effet, dans son sens générique, la Démonologie comprend : les spectres, les fantômes, les revenants, les farfadets, les stryges, les lamies, les lutins, tous les êtres enfin qui peuplent l'Astral (l'invisible) et qui peuvent être bons, mauvais ou neutres à l'égard de l'homme.

Les Pères de l'Eglise admettent les spectres et les fantômes qui se montrent aux hommes avec leur *Corps aithérique*.

« Les Docteurs de l'Eglise les plus célèbres, nous dit Guldenstubbé (1) tels qu'Origène (2) Tertullien, Lactance admettent également le *Corps séthéré*, qui offre tant d'analogie avec la doctrine de la résurrection de la chair et avec la métamorphose finale du corps des vivants, lors du retour du Christ. D'ailleurs, les nombreuses apparitions racontées par la Bible semblent supposer l'existence d'un corps éthéré, dont s'enveloppent les Anges et les Esprits pour se manifester aux hommes.

Origène (3) dit que « l'âme sera revêtue après la mort d'un corps éthéré qui ressemble au corps terrestre. Elle garde ce corps jusqu'à la résurrection finale de la chair... »

Disons cependant que, généralement, on croit que la Démonologie est la science qui s'occupe de l'obsession et de la possession, aussi c'est en nous plaçant sous ces deux points de vue que nous allons traiter de la Démonologie dans le présent chapitre.

Les Obsessions et les Possessions sont connues dès la plus haute Anti-

(1) GULDENSTUBBÉ, p. 209 et suiv. de la *Réalité des Esprits*.

(2) *In prolog. περιερχών*; TERTULLIEN *lib. de Carne*, cap. VI; LACTANCE, *lib. II, cap. XV*; AUGUSTIN, *De Divin et dæmon. cap. III* et V.

(3) ORIGÈNE. *Frag. de resurrect.* Edition de Paris, op. I., page 33.

quité; au moyen-âge, elles ont été aussi fréquentes que dans l'Antiquité; les Pères de l'Eglise les affirment et les admettent.

Voici ce qu'au xvi^e siècle, le grand Paracelse pensait des possessions et des obsessions par conséquent : « Une personne, dit-il, qui est saine et pure ne saurait être possédée par des Esprits élémentaires, parce que ces larves (*larvæ*) ne peuvent agir que sur les hommes qui leur donnent une place dans leur mental. Un esprit sain est comme une citadelle, dans laquelle on ne saurait pénétrer sans la volonté de son maître; si on laisse pénétrer ces larves, elles excitent les passions humaines (des hommes et des femmes) et donnent naissance à de mauvaises pensées qui, en incitant le cerveau, font commettre de mauvaises actions; elles aiguïssent ainsi les appétits animaux et étouffent bien vite, toute espèce de moralité.

« Les mauvais esprits n'obsèdent que les humains, chez lesquels domine l'animalité. La guérison de l'obsession ne peut être obtenue par des cérémonies et des exorcismes, car cette guérison est un acte purement psychique et moral. »

On voit que Paracelse savait très bien ce que c'était que les *Obsessions* : « un acte purement psychique et moral »; rien de plus vrai; mais où il commet une erreur, c'est quand il croit qu'on ne peut exorciser les personnes possédées d'élémentals et d'élémentaires; on le peut et on le pratique journellement par des incantations à l'aide de mentrams et en formant des chaînes d'aimantation dans ce but.

Evidemment aujourd'hui, on procède par la magnétisation pour dégager le corps d'un possédé ou d'une obsédée, mais il ne faut pas croire que l'autorité et l'influence psychique d'un personnage pur, d'un saint homme ne puisse, par la force de sa volonté, expulser du corps d'un individu un mauvais Esprit. L'homme droit et probe, doué d'une forte énergie, n'est nullement possédé; les mauvaises entités ou influences n'ayant sur lui aucune prise. Du reste les cas de possessions ou d'obsessions complètes sont moins fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, qu'au moyen âge par exemple, car nous avons progressé.

Quand la possession persiste même après la mort, elle constitue alors une des formes du Vampirisme. Dom Calmet prétend « que les Vampires en suçant le sang de leurs proches les épuisent et causent leur mort ». C'est en effet ce qui peut arriver souvent.

Disons pour résumer que les sœurs de Louviers et les religieuses de Loudun étaient de véritables possédées à qui les démons jouaient des tours pendables et avec qui ils satisfaisaient leurs caprices lubriques. Ainsi Jeanne Pothière religieuse du Quesnoy, accusée de pratiques démoniaques, déclara qu'un démon pour la tromper prit la figure d'un confesseur. Chaque nuit il

venait au couvent et opérait de telle façon, qu'il avait avec elle des rapports intimes et cela arrivait très fréquemment.

La sœur Marie du Saint-Sacrement, qui fut une des premières victimes de l'épidémie de Louviers a écrit de sa main un long mémoire, où sont relatés des faits très intéressants et stupéfiants.

Disons en terminant que les Démonologues et les jurisconsultes ont fait des distinctions subtiles entre l'obsession et la possession et ont par cette distinction cherché à concilier les influences astrales des mauvaises Entités de l'invisible avec la liberté humaine.

Ces distinctions sont fort peu de choses, quand suivant que les Entités sont plus ou moins mauvaises ou méchantes, la possession ressemble beaucoup à l'obsession et *vice versa*.

Des traités nombreux et fort volumineux ont voulu donner la clé de ces obsessions et n'y sont guère parvenu; aujourd'hui seulement depuis les modernes travaux de psychisme, on commence à voir clair dans ces phénomènes et on pourrait expliquer la cause de ces manifestations et le moyen de les guérir.

Mais nous ne le ferons pas, car ce serait sortir du cadre que nous nous sommes imposés pour un ouvrage synthétique.

DE LA FÉERIE.

Les Fées sont des Esprits élémentaires, c'est du moins ce que nous dit la Kabbalah orientale; leur nom serait dérivé ou de *Fatum* (destin) parcequ'elles pourraient influencer sur la destinée des hommes, ou du Persan *Péri* dont on aurait fait *Féri*; Walter Scott prétend que ce nom de *fée* est dérivé du terme *Elf*, qui servait primitivement à dénommer tous ces êtres de l'Invisible, de l'astral.

On retrouve les fées chez toutes les nations d'origine Celtique, c'est donc dire chez presque toutes les nations. Des traditions Druidiques nous apprennent que les Fées habitaient en grande quantité les grottes et les cavernes des Gaules, qu'elles en sortaient la nuit pour venir danser dans les clairières des forêts. — La croyance à ces invisibles de l'astral a toujours été très vives à toutes les époques, mais surtout au *xiv^e* et au *xv^e* siècles et même aujourd'hui dans un grand nombre de contrées, cette croyance n'est pas abandonnée, et suivant les pays les fées sont désignées sous des noms divers. En Ecosse on les nomme *Fairfolks* ou *Fairies*; chez les Saxons elles portent des noms divers *Dun-Elfen*, fées ou Esprits (Elfes des Dunes); *Berg-Elfen* (Elfes des collines); *Munt-Elfen* (Elfes des montagnes) *Feld-Elfen* (Elfes des champs); *Wudu-Elfen* (Elfes des bois); *Water-Elfen* (Elfes des eaux ou de la mer), Ondines.

Les Fées (*Fada*) Feas, Filandières Fadas sont des Esprits ou génies de l'air nous l'avons dit ci-dessus, chez les peuples scandinaves, on les nomme *Walkyries*. — L'origine des fées remonte à une haute antiquité, elle se perd dans la nuit des temps ; mais on donne aussi le nom de fées à de véritables magiciennes ; telles par exemple, que les élèves du magicien Merlin l'enchanteur ; Morgane, Vivianne, la fée de Bourgogne, etc.

Il existe aussi la fée Abonde, la Fée Esterelle, la Fée Mélusine, la Fée d'Avril, la Dame Verte, la fée du Cluzeau, etc., etc.

La Fée Esterelle devait son nom à une Divinité des Ligures *Esterella*, qui passait pour guérir les femmes de la stérilité. Les prêtres de cette Déesse administraient en son nom des breuvages aux femmes qui désiraient engendrer.

Il existe dans beaucoup de pays des monuments autour desquels dansaient les Fées ou aux pieds desquels elles aimaient à se réunir ; ces monuments sont dénommés *Celtiques* ou *Druidiques*.

Dans le département d'Indre-et-Loire, les archéologues connaissent la *Grotte des Fées* ; dans la Creuse près de Felletin, la *Cabane des fées* ; en Maine-et-Loire, la *motte aux Fées* ; c'est une sorte de tombelle recouverte de terre et de gazon formant un *Tumulus* assez élevé : enfin au Mans, il y a un monument assez célèbre dénommé la *Tour aux fées* du bois de Marshain ; un autre monument très connu est dénommé la *Grotte d'Essé*, dont nous avons donné une reproduction dans notre *Dictionnaire Raisoné d'architecture* au mot CELTIQUES (Monuments).

Les Démonographes rangent parmi les Fées, ou du moins les Esprits élémentaires, les Sulèves, Servans, Esprits de la montagne, Gnômes, Dames blanches, etc.

Dans les Alpes, nous avons vu, il y a bien des années déjà, de nombreuses cavernes, qui évidemment ont dû servir de demeures aux hommes des premiers âges, à des sortes de Troglodytes.

Quelques occultistes veulent que ces grottes aient été habitées par des *Faidhs* ou *Adeptes* des sciences occultes. — Près de Lausanne, en Suisse, une inscription trouvée dans une grotte a pu témoigner que très anciennement, on révérait dans les campagnes suisses des *Sulèves* ou Dieux sylphes, que les Germains vénéraient chez eux sous le nom de *Sylvatiques*.

Dans les montagnes, il existe des *Servans* ou *Servants* qui secondent dans les chalets isolés, les montagnards dans leurs travaux. Ils gardent leur bétail, cultivent la terre et soignent les jardins ; mais les montagnards doivent, paraît-il, leur donner du lait dont ils sont très friands en échange de leurs services.

Ainsi, les bergers, quand ils prennent leur repas, ne manquent jamais de jeter une cuillerée de lait sous la table sur laquelle ils mangent, pour la

nourriture du servant et quand on leur demande l'explication de cet acte de leur part, ils disent qu'en agissant ainsi ils obéissent à une fort ancienne coutume.

Mais dans les montagnes, il y a un être mystérieux plus puissant encore que le *Servan* ; c'est l'*Esprit* ou le *Génie de la Montagne* qui excite les tempêtes, fait crouler les avalanches et les rochers et injurie ceux qui osent chasser le chamois.

Mentionnons aussi des sortes de fées, dénommées *Dracae* (Dracs) qui avaient quelque ressemblance avec les Dragons d'où leur nom ; les *Goules*, monstres voraces qui aimaient à se repaître du sang humain.

Parlons enfin des *Dames blanches*, aussi célèbres en Ecosse qu'en Allemagne, qui remplissent le rôle de fées et qui apparaissent en Allemagne dans les Palais des rois, quand un de ceux-ci est sur le point de mourir. Nos lecteurs ont sans aucun doute entendu parler de la Dame blanche de la famille des Hohenzolhern qui apparaît toujours depuis des siècles pour annoncer la mort d'un prince. Ce fait a été rapporté des milliers de fois, donc inutile de le reproduire.

Enfin on range dans la classe des fées les Enchanteurs soit de l'Orient soit de l'Occident, nous avons mentionné l'un d'eux *Merdhin*, plus connu sous son nom de Merlin, qui avait la faculté de se transformer en Nain, en Cerf et autres animaux.

Amoureux de la belle fée Viviane, celle-ci très jalouse l'enferme dans la forêt de Brocéliade, qui dès lors devient le théâtre de merveilles étonnantes.

Merlin écrivit des poèmes prophétiques que Geoffroy de Montmouth traduisit du gallique en français en 1135 et qui se répandirent dans toute l'Europe ; ces poèmes parlent constamment de fées et d'êtres fantastiques.

Dans le volume d'un naturaliste bien connu, M. Lesson (1) il y a de curieux détails très originaux et neufs sur divers animaux fantastiques qui existent encore dans l'imagination de nos paysans de la Saintonge et de l'Aunis, ainsi sur les *Gannipotes* et les *Bigornes*. — La Gannipote prend la figure de *Gannes* ou *Gannelon*, c'est-à-dire de tout homme obligé d'errer dans les bois, et de se travestir à l'exemple du malheureux héros que pourchassait l'implacable colère de Charlemagne ; quant à la *Bigourne*, ce n'est autre chose qu'un sorcier qui est forcé, par son pacte avec le diable, d'errer la nuit sous la forme d'une bête. — Malheureusement nous ne connaissons pas la forme qu'a cet animal fantastique car l'auteur en a omis la description, ce qui est fâcheux.

Du reste, les animaux fantastiques, qui peuvent receler dans leur corps un

(1) LESSON (R. P.). — Lettres historiques, archéologiques et littéraires sur la Saintonge et sur l'Aunis ; La Rochelle, in-8°, 1842.

ou plusieurs démons, se rencontrent dans toutes les provinces de France et tout le monde connaît le monstre terrible que terrassa Sainte-Marthe dans la Provence et dénommé *Tarasque*, qui a donné son nom à une ville située sur le bord du Rhône en face de Beaucaire, nous avons nommée TARASCON.

(*A suivre*).

ERNEST BOSC.

LES PLANS DE L'ESPACE

(*Suite*).

IV

Amis, toutes les formes qui s'agitent sur le globe sont autant de moules dans lesquels la force fluidique s'enferme sur le plan physique pour se purifier, s'intensifier, se spiritualiser.

Ce sont les souffrances, les déceptions, les épreuves de la vie qui l'épurent. C'est la reconstitution des groupements, opérée par les incarnations successives qui la développe. C'est le travail du mental et le jeu de la pensée qui la spiritualisent.

Au début d'un monde, alors que les parcelles affreusement divisées font des efforts surhumains pour se dépêtrer de la masse de matière qui les enserme, les chocs produits par leurs contacts dégagent une force fluidique puissante, mais non pondérée. Les formes créées par elle sont rudimentaires; ses efforts sont insuffisants pour s'opposer aux convulsions et aux cataclysmes de ces époques troublées.

Au cours des âges les formes se précisent, les groupements se reconstituent, l'intellect apparaît et les forces fluidiques, sous la poussée de l'évolution, commencent leur travail de pondération.

Ce travail ne s'accélère que lorsque, dans l'être humain, les forces s'équilibrent par des groupements égaux d'idéal et de volonté.

Dans la troisième période humanitaire où vous allez entrer, ces groupements mixtes, se généralisant, donneront aux forces fluidiques une vitalité plus active et plus féconde.

Les courants mauvais produits par la haine, la jalousie, les conceptions étroites et bornées feront place aux courants intellectuels spiritualisés d'où se dégagera le *savoir* dans son éclat lumineux, l'*amour* dans sa plus large expansion.

Il vous est facile maintenant de saisir l'ensemble du processus de l'évolution. L'action combinée des forces qui sont en vous et autour de vous change la matière opaque et lourde en matière pure spécialisée par la substance grise que secrètent vos cerveaux. La matière pure se transforme en fluides : les fluides deviennent Volonté et Idéal. La Volonté et l'Idéal se transforment en Intelligence et Amour.

C'est sur le plan terrestre que la matière s'épure ; sur les degrés de l'Astral qu'elle se fluidifie et se change en Volonté et Idéal ; sur le plan spirituel qu'elle se transforme en Intelligence et en Amour.

Au sommet de ce plan, les groupements complétés, les dualités reconstituées, donnent aux forces fluidiques une intensité de vie qui leur permet de faire irruption sur le degré supérieur que nous appellerons le plan divin. Parvenus à ces hauteurs, l'Intelligence et l'Amour commencent le travail de pénétration qui doit donner naissance à la pure et blanche Unité. C'est donc à l'Unité qu'aboutit l'évolution des forces fluidiques. C'est sous sa forme divine qu'elles font leur entrée au sein de l'Infini pour poursuivre la recherche de l'*absolu* et du *parfait* au milieu des surprises ineffables, des bonheurs sans fin, des gloires éternelles de la vie libre et triomphante.

V

Amis, la vie ou fluide est une forme supérieure du mouvement qui est lui-même le fils obéissant du souffle divin venant de l'Infini.

Le son, la lumière, la chaleur, l'électricité sont des formes plus inférieures du mouvement qui produit les vibrations de l'éther auxquelles peuvent correspondre vos organes.

Lorsque vous aurez compris comment l'appareil délicat placé dans votre oreille perçoit les vibrations du son ; comment celui, plus délicat encore, placé dans votre œil perçoit celles de la lumière, vous serez bien près de comprendre comment les fibres subtiles qui composent votre mental peuvent répondre aux vibrations correspondantes de l'espace.

Les vibrations générées par la pensée, le désir, les émotions, provoquent dans l'invisible des vibrations analogues et leur rencontre produit un choc d'où jaillit une étincelle fluide qui s'ajoute aux étincelles de même nature pour entretenir et perpétuer la vie sur tous les plans de l'au-delà.

Les pensées et les sentiments qui se dégagent des passions mauvaises intensifient la vie des couches inférieures et forment des liens qui enchaînent à ces tristes lieux les malheureux courbés sous leur joug.

C'est avec les éléments des degrés moyens de l'Astral que s'échangent les pensées, les désirs, les émotions de ceux d'entre vous qui emploient leurs facultés à la seule recherche des biens terrestres et des jouissances matérielles. La soif de l'or, l'égoïsme, l'orgueil, la malveillance créent des fluides opaques qui alourdissent la vie sur ces plans et rendent ceux qui en font partie incapables de percevoir la lumière des régions supérieures.

C'est avec le plan le plus élevé de l'Astral que correspondent les dévots de toutes les religions, les mystiques de tous les pays. A l'aide des fictions religieuses ou des enseignements transmis par des traditions faussées, ils

se créent un idéal imaginaire qui suffit à leurs aspirations jusqu'à ce que leur âme, mieux éveillée, réclame une part plus large de lumière et de vérité.

Il importe donc de travailler à dompter vos passions, à élever le niveau habituel de vos pensées, à pénétrer votre esprit des choses de la vie réelle pour qu'après votre mort, vos parcelles, ayant cessé de faire partie de la circulation des vies inférieures, puissent venir sur le plan spirituel s'ajouter à nos groupements et donner à la vie qui nous anime une intensité nouvelle et féconde.

Que dire à nos frères malheureux, dominés par leurs passions mauvaises dont les fluides noirs et lourds, semblables à des vagues agitées, les ballottent et les submergent, pauvres samsons aveugles, ils s'épuisent à tourner la roue qui broie les aliments grossiers dont se repaissent leurs âmes enfantines, sans voir qu'à portée de leurs mains se trouvent les fruits savoureux de l'arbre de vie et les sources pures et bienfaisantes qui désaltèrent et rafraîchissent.

A ceux dont l'ambition se borne à la recherche des biens matériels, nous dirons : cessez donc de vouloir remplir de vos désirs, de vos espoirs, de vos illusions, ce tonneau de Danaïdes que représentent vos vies inutiles où vous ne trouvez jamais que le vide, les déceptions, la dure nécessité d'un perpétuel recommencement. Détournez vos regards des horizons étroits de la terre pour les reporter vers les régions supérieures dont vos frères aînés s'efforcent de vous montrer les immenses et radieuses perspectives.

A ceux, nombreux encore, dont l'esprit se cantonne dans des conceptions religieuses insuffisantes et bornées, nous dirons : Travaillez à détruire le mur de séparation que le fanatisme a élevé entre vos frères et vous ; travaillez surtout à vous défaire de cette tenacité de volonté et de cette fausse conception de l'idéal qui retiennent vos âmes captives dans l'enceinte murée d'un temple vide ou dans les bornes étroites d'une croyance erronée.

Du plan spirituel où nous sommes et où vous devez vous efforcer d'arriver, nous ne voyons plus entre les hommes ni séparation, ni barrière d'aucune sorte. L'humanité entière nous apparaît comme une immense famille d'âmes, d'âges différents, mais toutes enfants d'un père commun ; l'Infini ! parmi ces âmes. les plus jeunes, qui sont, hélas ! les plus nombreuses, s'occupent à poursuivre les biens illusoires et trompeurs de la matière. Les autres, les aînées, travaillent à grossir le trésor précieux des forces spirituelles qui sont l'héritage de toutes.

Cet héritage est le fruit des vertus et des actions généreuses des générations passées dont nous avons tous fait partie. En l'augmentant par vos efforts actuels vous en bénéficierez dans vos étapes futures.

Laissez donc de côté les pratiques inutiles de vos religions vieillies ! Qu'un

souffle plus large dilate vos âmes afin que le fluide éthéré puisse les pénétrer de lumière et d'amour.

Alors, au lieu de retarder le char du progrès dans sa marche, vous joindrez vos efforts aux nôtres pour l'aider à conduire l'humanité vers ses glorieuses destinées.

P. G. LEYMARIE

L'un des vétérans et chefs du spiritisme, M. P.-G. LEYMARIE, directeur de la *Revue Spirite*, vient de mourir. Il y a un an et demi environ que j'avais fait la connaissance de cet homme érudit et aimable, aux idées larges et généreuses. J'eus le plaisir de m'entretenir avec lui cinq ou six fois. Sa longue et cruelle maladie, en l'éloignant de Paris, vint malheureusement mettre fin à nos cordiales relations. Hélas ! c'était pour toujours.

M. Leymarie mettait en pratique cette belle idée — prêchée partout, mais réalisée presque nulle part, — l'union entre les spiritualistes de toutes écoles et de toutes chapelles. Il accueillait volontiers, dans sa revue, des articles sur l'occultisme, la théosophie, voire même sur le socialisme et la philosophie pure. Le témoignage que lui ont rendu, à ce sujet, M. Courmes et M. Papus, ces deux chefs d'écoles rivales, est le meilleur éloge qu'on ait fait de lui. Certes, il servait mieux ainsi la cause à laquelle il s'était voué, que ceux qui n'ont que des paroles de haine et d'excommunication à la bouche ou au bout de leur plume. L'idée, si elle est vraie, sort plus éclatante et plus pure du choc des idées antagonistes. Au lieu de végéter et de dépérir, elle se développe et fructifie, se fait plus large et plus humaine. C'est ce qu'avait compris M. Leymarie, et ce n'est pas un mince mérite.

Nous prions sa veuve et les autres membres de sa famille de vouloir bien agréer l'expression de nos sincères sentiments de condoléance.

JACQUES BRIEU,

Directeur du *Mouvement Psychique*.

Boston, 22 mai 1901.

Madame P. G. Leymarie, estimée amie,

Recevez l'assurance de ma sincère sympathie dans votre grande affliction causée par la mort de votre bien-aimé mari, M. Pierre-Gaétan Leymarie, et celle des spiritualistes de toutes les parties de l'Amérique, mes compatriotes. Les spiritualistes américains connaissaient et honoraient M. Leymarie pour les efforts constants qu'il faisait dans le but de faire progresser la cause de la vérité, et pour l'attitude correcte et virile qu'il conservait pour la défense du spiritualisme malgré les lourdes épreuves qui traversèrent sa vie

si longue et si utile. Mes compatriotes vous envoient leurs salutations respectueuses et espèrent que son esprit ressuscité sera avec vous pour vous consoler dans vos heures de peine.

J'ai fait publier dans mon journal, *Banner of Light*, une notice documentée sur sa vie, ses travaux et sa mort. Je vous en enverrai un numéro à la prochaine occasion.

Espérant que les bons anges vous consoleront et vous soutiendront.

Je suis, bonne amie,

Votre cordialement et sincèrement

Harrison D. BARRETT.

Directeur du *Banner of Light*.

Madame P. G. Leymarie.

5 juin 1901.

Madame,

Ce n'est qu'en rentrant d'un long séjour dans la montagne de Nice, de janvier à juin, que j'apprends par la Revue la nouvelle de votre malheur, de notre malheur. Je ne pouvais en croire mes yeux.

Que puis-je vous dire, Madame, sinon que je ressens avec vivacité la douleur du coup qui vous a frappés, vous et vos enfants, qui frappe en même temps toute la famille spirite; elle perd en lui, avec la voix la plus autorisée, un guide fraternel, plein de jours et d'expérience, d'une bonté, d'une prudence, d'une indulgence à toute épreuve. La haute philosophie du spiritisme l'avait habitué à tout comprendre, à tout pardonner, à voir en toute épreuve un moyen de grandir en intelligence, en énergie, en charité.

Vous avez perdu, vous et vos enfants, un époux, un père éminent dont le cœur et la rare intelligence le tenaient, d'année en année, à la hauteur d'une tâche sans cesse grandissante. Mais dans le groupe assurément nombreux de nos amis invisibles figure désormais un esprit éminent qui de tous sera pour vous le plus présent, le plus dévoué.

Je serais heureux, Madame, que vous voulussiez bien me compter au nombre des millions de spirites qui, dans les jours de deuil que vous traversez, ont ressenti une part de votre douleur, et dont l'âme, à travers l'espace, s'est mise un moment avec piété en communion avec les vôtres.

Veuillez agréer, Madame, pour vos enfants, mes sentiments les plus cordiaux et pour vous l'hommage de mon profond respect.

CH. CHAUVOT.

Professeur honoraire du petit Lycée de Marseille.

Avant de clore ce dernier article, je suis heureuse de citer le passage d'une lettre écrite à la hâte, au moment de son départ pour Wiesbaden, par, Mme Rufina Noeggerath, l'auteur si estimé de la *Survie* :

J'ai été toute triste, dit-elle, de ne point me voir dans le nombre des amis qui ont, par l'organe de la *Revue Spirite* rendu hommage à la mémoire de M. Leymarie, ce vieil ami de tant d'années dont j'ai porté le deuil jusqu'au milieu de ses adversaires.

Personne mieux que moi ne peut vanter ses nobles qualités, son dévouement infatigable, ses charités cachées. Ce fut lui mon premier professeur en spiritisme, qui m'inculqua la conviction et me donna le désir de pénétrer plus avant dans ce domaine du monde inconnu.

Ce fut encore lui qui voulut bien être mon éditeur et poussa la loyauté et le désintéressement jusqu'au point de me blâmer parce que je ne voulais rien accepter de lui, pécuniairement, sur les éditions de la *Survie*.

Qu'il soit donc remercié comme il doit l'être pour tout ce que je lui dois personnellement et aussi pour ce que lui doivent tous ceux qui s'intéressent à la doctrine à laquelle il a consacré sa vie presque entière.

Sil en est temps encore, veuillez, chère Madame, insérer dans la *Revue* les quelques lignes qui sont l'expression de tous les sentiments d'estime et d'affection que je portais à M. Leymarie et que je conserverai toujours à sa famille si éprouvée.

RUFINA NOEGGERATH

VISIONS DE MADAME DE FERRIEM

(Suite)

J'ai dit dans un de mes précédents articles que Mme de Ferriem a eu une vision remarquable, celle de l'apparition d'un *grand réformateur*, qu'elle voit prêchant devant des milliers de personnes dans des grandes villes telles que Paris, Vienne, Londres, Berlin, Amsterdam, etc. Ensuite Mme de Ferriem le voit en société des monarques, des chefs d'Etats, des princes, portant partout la paix et réorganisant tout. Il est de grande taille élancée, majestueuse, pâle de figure, blond, la bouche souriante. Sa figure est belle et très expressive. En novembre 1900 M. Frédéric Godefroy Kerkau, rédacteur du journal : *Die Scherin de Ferriem*, m'écrivit que Mme la baronne Adelma de Vay, célèbre médium voyant autrichien, auteur des œuvres *Geist Kraft Stoff* (« Esprit, force, matière »), *Studien in der Geisterwelt* (« Etude dans le monde des Esprits »), « *Les sept sphères spirituelles entre le soleil et la terre*, etc., que nos lecteurs connaissent, par les nombreux articles

publiés dans la *Revue Spirite*, a vu le *Réformateur* en question, dans un verre d'eau, et que la description qu'en fait Mme la baronne de Vay, s'accorde exactement avec celle de Mme de Ferriem. — Or, la revue *The Banner of Light* paraissant à Boston, a publié en 1898 une prophétie, faite en 1850 par un vieillard à son lit de mort, dont voici la traduction :

« Il se lèvera un homme, qui sera à ce point initié dans les voies du Seigneur et si pénétré de son esprit, qu'il sera prêt à sacrifier sa vie, s'il le faut, pour l'amour de Dieu, des hommes et de la vérité. Il sera le héraut qui apparaîtra à l'aurore de la régénération de la société et de l'établissement du règne céleste sur la terre. Il viendra, doué d'une puissance de parole qui fera tressaillir les nations et sera en même temps si doux et si humble qu'il n'aura son pareil dans aucun pays. Il sera si universellement doué, qu'il puisera à toutes sources de connaissances pour illustrer ses enseignements et dépeindra la glorieuse destinée de l'homme avec les couleurs les plus magnifiques. Il portera la paix partout et réorganisera tout. Il sera de grande taille élancée, majestueuse. Il sera blond et aura la figure très expressive. Il sera comme une femme par la tendresse, la sympathie et l'amour, et cependant le plus puissant et le plus superbe de la terre n'aura pas de force comparable à la sienne. Il sentira pleinement que par lui-même il n'est rien, et que Dieu est tout dans tout. Il sera connu comme le messager divin chargé de transmettre les ordres du Créateur à l'humanité. Le siècle exige l'arrivée de cet homme : « *le grand réformateur* », et il apparaîtra à la grande joie de l'humanité « *in hac lacrymarum valle* », en temps fixé par le Créateur ».

Or, ce ne sera pas un pape, plein d'orgueil et de l'esprit de domination, comme le possède l'Eglise catholique, mais ce sera une autorité morale, incarnée dans un homme, qui imposera par sa science et ses hautes vertus; ce sera un « *réformateur* » un « *nouveau messie* », qui, à l'exemple du grand civilisateur Jésus, reformera tout.

M. Frédéric Godefroy Kerkau, m'envoya, en novembre 1900, le récit de la vision suivante, que Mme de Ferriem a eu l'été dernier, pendant son séjour en Autriche, et qui a été publiée le 27 octobre 1900 dans la revue : *Zeitschrift für Spiritismus* de Leipzig, n° 43.

« Je vois une masse noire, qui émerge de l'eau... Qu'est-ce?... Je ne distingue pas bien encore... Ah! voilà, j'y suis... C'est un grand rocher sortant de la mer, contre lequel cela s'est brisé... C'est un vaisseau de guerre allemand... Et cette masse noire est une portion du vaisseau naufragé... Mon Dieu! beaucoup de personnes trouveront la mort dans ce désastre!... Ce sont tous des matelots allemands... Oui! c'est un bâtiment de guerre

« allemand ! Ah ! voici le capitaine, qui tend ses mains vers le ciel... Il donne
 « encore ses derniers ordres... Il a une barbe semblable à celle de l'empereur
 « Frédéric III, mais assez foncée, presque noire et plus courte... La
 « mer est devenue presque calme... Je vois aussi que c'est un pays étranger...
 « Mais n'y a-t-il aucun secours?... Non hélas ! pas encore !... Ah ! voilà
 « un steamer en vue !... Hourrah !... Et cependant il y a peu d'espoir d'un
 « secours... Mais le secours n'arrive donc pas ?... Oui, oui, il arrivera, mais
 « beaucoup trop tard !... » — Mme de Ferriem a eu cette vision plus nettement
 que toute autre à... (ici le lieu et la date) ».

Or, cette vision se réalisa le dimanche 17 décembre 1900. Voici ce qui, à ce sujet, a été publié dans la revue : « *Zeitschrift für Spiritismus* », N° 52 du 29 décembre 1900 :

« A nouveau une vision de Mme de Ferriem vient de se réaliser. Nous
 « avons reçu la triste nouvelle du naufrage du grand vaisseau de guerre
 « *Gneisenau*. Le désastre a eu lieu le dimanche 17 décembre, avant midi,
 « dans les environs du port de Malaga. Un ouragan se leva subitement, et
 « jeta la frégate contre les rochers avoisinants du port. Le commandant
 « Kretschmann, plusieurs officiers, et 40 hommes d'équipage trouvèrent la
 « mort. — Beaucoup de familles au lieu de se réjouir pendant les fêtes de
 « Noël, les ont passées dans le deuil et la tristesse. — La vision de ce naufrage
 « a été publiée le 27 octobre 1900 dans le n° 43 de notre revue. — Si
 « nous nous rappelons toutes les visions de Mme de Ferriem, qui se sont
 « déjà réalisées, par exemple, l'accident de Moscou, l'incendie dans le port
 « de New-York, la catastrophe à Dux, le cyclone à Saint-Louis, etc., il serait
 « à désirer, que les visions qu'elle annoncera dans l'avenir soient moins
 « tristes que celles qui ont eu lieu jusqu'alors ».

(A suivre).

JOSEPH DE KRONHELM.

UN ÉPISODE DE LA VIE D'EMMANUEL SWEDENBORG

John Wesley, enthousiaste Anglais, né en 1703 et mort en 1791, reçut les ordres en 1725 et se nourrit de lectures ascétiques, prit ensuite la direction de quinze jeunes gens d'Oxford avec lesquels il élaborait un nouveau système religieux, et les soumit, ainsi que lui, à un genre de vie réglée dans lequel chaque heure avait son emploi. Cette manière de vivre les fit appeler par dérision : « Méthodistes » ; dénomination dont ils se firent honneur et qu'ils gardèrent jusqu'à nos jours. John Wesley est donc le fondateur de la secte des méthodistes ou Wesléyens.

Lorsque John Wesley était à la fleur de l'âge, le célèbre théosophe sué-

dois, Emmanuel Swedenborg, auteur des œuvres : *Opera philosophica et metallurgica* paru en 1734. *De cælo et inferno ex auditis et visis*, paru en 1758, *Vera christiana religio seu Theologia novæ ecclesiæ*, paru en 1772, *De nova Hierosolima*, paru en 1758, était déjà vieux et touchait à la fin de sa carrière terrestre. En février 1772, quelque temps avant sa mort, Swedenborg adressa à John Wesley la lettre suivante :

« Très honoré monsieur,

J'ai appris dans le monde des Esprits que vous avez un ardent désir de vous entretenir avec moi. Or, je serai très heureux de vous voir chez moi, si vous voulez m'honorer d'une visite.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Emmanuel Swedenborg
Stockholm février 1872

Cette lettre fut remise à John Wesley par messenger en présence de plusieurs amis et ministres de l'Evangile. Wesley, étrangement surpris en recevant cette lettre, avoua qu'il avait effectivement depuis longtemps l'ardent désir de voir et d'entretenir Swedenborg, mais affirma, en même temps, qu'il n'avait jamais parlé à qui que ce soit de ce désir. Il lui répondit aussitôt par le même messenger, qu'il allait entreprendre un voyage de six mois, mais qu'il irait le voir à son retour à Londres. Quelques jours après, Swedenborg lui fit savoir qu'il avait été informé dans le monde des Esprits, qu'il allait partir pour l'au-delà le mois suivant, c'est-à-dire le 29 mars, pour ne plus revenir. Et effectivement Emmanuel Swedenborg, mourut le 29 mars 1772.

JOSEPH de KRONHELM.

Gajsin, Podolie. Russie.

CONFÉRENCE DE M. ALBIN VALABRÈGUE

Une heure charmante et trop vite écoulée a été celle passée dans le courant de l'après-midi de jeudi au Victoria-Hall à Genève. M. A. Valabrègue, s'adressant aux personnes qu'intéressent les questions sociales et humanitaires, y donnait une causerie, spirituelle et profonde à la fois, sur un sujet tout d'actualité : Fraternité. D'actualité, en effet, car, de nos jours, quel philosophe ou quel agitateur ne rêve de bouleverser l'état des choses existant et de fonder, d'après ses données propres, une société idéale basée sur l'égalité et la justice ?

Mais que nous sommes loin ici du cri de guerre d'un S. Faure, d'un de Félice et de leurs semblables, qui divisent le monde entre spoliés d'un côté, spoliateurs de l'autre et qui invitent les premiers à revendiquer leurs droits

par la force et à écraser à leur tour les seconds en employant à cet effet tous les moyens à leur portée. Ils prêchent le règne de la haine fratricide.

M. Valabrègue, lui, nous mène à travers des sentiers fleuris et embaumés, sur des pentes douces, où l'œil se repose des fatigues endurées, où l'oreille est caressée par le chant des oiseaux et le murmure de l'onde; il rêve d'une ère d'amour, où riches et pauvres, heureux et déshérités marcheront ensemble, la main dans la main, portant le même fardeau de misère et tendant leurs efforts vers la réalisation d'une vie de paix et d'harmonie universelles. Aimer, c'est la raison d'être de l'humanité.

Pour illustrer en quelque sorte cette conception, vieille de dix-neuf siècles, il est vrai, mais méconnue en tous lieux et en tous temps, l'éminent vaudevilliste lit quelques-uns de ses poèmes encore inédits : *Les Messianiques*, empreints d'un souffle chaud et généreux, admirables de forme, où la verve poétique se traduit en pensées élevées et nobles d'une large envolée. Parmi ceux-ci nous ne pouvons faire moins que de mentionner très spécialement le délicieux : « Laissez venir à Lui tous les petits enfants ».

C'est un joyau; il nous semble que le poète y a mis à nu son âme d'homme épris de la pureté, de l'innocence des petits, continuateurs de notre race, à qui il voudrait donner le secret du bonheur : Aimer. Rendre les enfants *Gourmands d'amour*, tel est l'idéal de M. Valabrègue.

Et qui nous dit qu'il n'ait pas raison ?

Que faisons-nous des petites âmes confiées à nos soins et comment les préparons-nous à l'existence ? Nous leur donnons le plus souvent des préceptes vagues, une méfiance du prochain, un grand amour de soi et, quand nous leur avons enseigné à jouer convenablement des coudes et à écarter de leur route les opportuns, nous les lançons dans la mêlée avec ce beau cri de guerre inventé pour les besoins de la cause : « Struggle ! » « Luttez ! »

« Aimez », reprend comme un doux écho la voix du poète. Aimez les souffrances des autres, aimez les misères des hommes, jetez-vous dans la bataille journalière la main ouverte, les yeux rougis de larmes, le cœur rempli de tendresse; relevez le père tombé, soutenez le malheureux défaillant.

Ainsi M. Valabrègue nous prêche la griserie d'aimer d'où découleront nécessairement la justice, l'équité, la tolérance et la véritable égalité pour tous, en un mot la sainte fraternité telle que le désire tout homme de bien.

Pourquoi le « poète de l'amour » ne développerait-il pas sa belle thèse sur la scène ? Le théâtre moderne est ou devrait être une école de morale et de relèvement.

Il pourrait donc imaginer un drame émouvant ou une crise nationale où serait en conflit les deux partis extrêmes : les haineux et les aimants, ou

pour employer des termes plus courants : les égoïstes et les généreux. Dans cette lutte morale, où se trouveraient aux prises les sentiments les plus sublimes et les plus méprisables, M. Valabrègue donnerait libre cours à ses connaissances approfondies du cœur humain et ferait ressortir, dans le triomphe final de la bonne cause, la beauté, la grandeur et la noblesse de son appel : « Aimez-vous les uns les autres ».

E. A.

LA RÉNOVATION RELIGIEUSE

Voici un livre que l'on peut considérer comme un témoignage d'importance caractéristique, à l'heure présente où l'église orthodoxe, dogmatique, autoritaire, sacerdotale, pour tout dire, en un mot, prépare ses foudres contre « l'ennemi », c'est-à-dire le spiritualisme moderne.

Ce qui en souligne la haute signification c'est que le promoteur de cette « rénovation religieuse » n'est rien moins qu'un prêtre — selon toute vraisemblance, du moins — qui, sous le voile d'un anonyme plus ou moins transparent, vient déclarer sa foi loyalement, sans réticence ni faux-fuyants et dans toute l'ampleur de son hétérodoxie.

J'ai parlé de sa loyauté ; qu'on en juge par le résumé de quelques-unes des déclarations qui forment, dès le début, comme une sorte de programme dont tous les chapitres du livre sont le développement et le commentaire :

« Le christianisme n'est pas une société, ni même une religion proprement dite, c'est un état d'âme. Quelle que soit la forme du culte que l'on professe, n'en professât-on aucun, on peut être chrétien, si l'on vit selon les règles strictes de la charité, de la justice et de la vérité. Quiconque fait le bien est chrétien de fait, alors même que les dévots le considéreraient comme un impie.

Un bouddhiste, un musulman, un païen vertueux, humain, dévoué à ses semblables, est plus près de Dieu qu'un sectaire haineux et hypocrite. Un illettré dévoué à ses frères en sait plus que ces théologiens superbes qui affirment ce qu'ils croient connaître, en trébuchant sur leurs arguments. Nous ne savons positivement ce que nous sommes que par la connaissance de notre *moi* réel ; aussi la parole la plus profonde qui ait retenti sur le monde est-elle : « Connais-toi toi-même ». Or, celui-là seul sait ce qu'il est et se sent vivre qui, par expérience, connaît le principe divin qui est en lui et celui-là seul a le droit de se croire chrétien qui sent cette divinisation de sa nature humaine, sachant que ce n'est plus l'homme qui vit, mais le Christ sous forme humaine, parce que cette forme n'est plus que l'enveloppe, que le suppôt de Dieu.

La doctrine chrétienne remonte au Christ et par lui aux premiers jours du monde, puisqu'il est la réalisation vivante des aspirations de l'humanité.

Quant au chrétien, il relève de l'Eglise invisible ; il n'entend donc pas se soumettre à des formules humaines, car le Christ l'a affranchi de toute servitude. Il tient pour règle invariable que l'homme ne peut être sauvé par quoi que ce soit d'extérieur à lui. Il faut qu'il incarne le bien et le manifeste dans ses actes. »

Voilà quelques-unes des fières déclarations par lesquelles débute ce plan de rénovation religieuse dont il est permis d'être d'autant plus surpris, que l'on n'est pas habitué à entendre de semblables paroles sortant de la bouche d'un homme qui, s'il n'est plus prêtre, l'a été incontestablement.

C'est par la forme dialoguée que procède notre auteur. Trois personnages dans les divers chapitres du livre, échangent leurs déclarations, leurs protestations ou leurs réflexions diverses.

L'interlocuteur principal est un vieil ermite, philosophe religieux et croyant sincère qui a consacré sa vie entière à l'étude des doctrines et des textes et qui, riche d'une documentation savante, révèle à ses auditeurs surpris et souvent interloqués la doctrine nouvelle dont il s'est fait l'apôtre convaincu et passionné.

Le second personnage est un amiral instruit dont la piété sincère, mais simplement traditionnelle, ne s'émeut qu'à demi devant les théories les plus hétérodoxes. C'est avec le bon goût d'un homme bien élevé dont le large esprit s'assimile sans discussions obstinées les opinions qui lui paraissent légitimes, qu'il interroge pour s'instruire et se montre tout prêt à accepter les déclarations du saint ermite dont l'érudition le subjugue et dont la sincérité l'édifie.

Le troisième personnage, enfin, est un abbé ultra-orthodoxe, nourri de la plus pure moelle d'un dogmatisme intransigeant, chevalier du temple et de l'autel, gardien farouche de la foi légendaire et se dressant, flamberge au vent, devant les audaces de l'ermite révolutionnaire qui, faut-il le dire ? ne s'émeut guère plus des protestations de ce théologien de baudruche, que de l'épée flamboyante qu'il brandit avec une indignation — peut-être feinte en divers cas — car, somme toute, il finit toujours par s'incliner devant la science et les convictions de l'ermite impassible dans sa sérénité.

C'est sur les côtes pittoresques de la baie du Mont Saint-Michel que l'auteur a réuni ses personnages. L'amiral et l'abbé y rencontrent l'ermite, toujours solitaire, un peu farouche, et c'est dans une série de promenades ou de stations sur le bord de la mer grandiose que se déroulent les conversations dont se compose tout l'ouvrage.

Les points les plus saillants de la nouvelle doctrine — nouvelle pour l'amiral et l'abbé — y sont successivement traités avec l'ampleur qu'ils méritent. Je vais en résumer les plus originaux et les plus significatifs.

Le premier chapitre débute par des considérations générales sur les reli-

gions ou plutôt sur *la* religion, car il n'y en a qu'une. Ce que vous prenez pour des religions diverses, déclare catégoriquement l'ermite, n'en constitue qu'une seule. C'est une efflorescence qui, d'âge en âge, s'épure et se perfectionne. De nos jours ajoute-t-il avec autorité, s'élabore la plus belle floraison religieuse dont le monde ait été témoin depuis son origine.

Ici, protestation de l'abbé. Il fallait s'y attendre. « Mais, mon père, s'écrie-t-il, la doctrine évangélique si parfaite a-t-elle besoin d'être perfectionnée encore? L'œuvre du Christ serait-elle donc arrivée à son déclin et y aurait-il abrogation nécessaire, comme pour la loi mosaïque? » — Puis, d'un ton emphatique : « l'amiral et moi préférerions la mort à l'abandon de notre foi, quel que soit le nouveau Messie qui en apporterait une autre. »

— Il ne s'agit nullement de renier l'œuvre du Christ, répond doucement l'ermite ; mais il faut la comprendre. La religion est en soi claire et simple ; mais les hommes y ont ajouté tant d'arguties!... de là, les incohérences qu'elle renferme.

— Incohérences! riposte l'abbé ; mais vous oubliez donc, mon père, la synthèse théologique?...

L'Ermite. — Je n'oublie rien, Monsieur l'abbé ; mais permettez-moi de vous poser deux simples questions :

Est-il juste que pour le péché de notre premier père, nous soyons tous condamnés à la souffrance et même à la réprobation ?

Pourquoi, d'autre part, M. l'amiral est-il né dans un château, tandis que nos pauvres marins ont vu le jour dans une misérable chaumière ? N'oubliez pas que Dieu est juste et que pour que règne un tel désordre apparent, il faut qu'il y ait une raison digne de Dieu.

Pensez-y et remettons à demain la suite de notre conversation. »

L'entretien reprend le lendemain, dans la soirée. Nos trois personnages, en face de la mer splendide, contemplant le ciel constellé de tous ces astres *habités*, il n'en faut point douter, et où vivent d'autres humanités plus ou moins semblables à la nôtre.

Et alors l'ermite est tout naturellement amené à parler de Dieu, Dieu l'Esprit universel, sans forme, sans limites, foyer d'intelligence, de justice, d'amour, d'éternité en éternité. Il s'appelle l'Essence ; il n'est pas l'être, mais la cause de l'être. C'est le principe de vie générale, c'est le *moi* divin, en dehors de tout ce qui existe.

L'Essence s'exprime par l'intelligence et se manifeste par la volonté. Ces trois puissances s'engendrent dans un ordre logique. L'intelligence s'extériorise par le Verbe ou pensée parlée, la volonté par le Pneuma ou esprit de vie, c'est-à-dire la force vitale.

Dieu nous apparaît ainsi comme vivant de trois vies distinctes : vie divine en soi, vie métaphysique qui promulgue les lois, vie dynamique qui les

actualise — trois éléments qui, vous le voyez, répondent à l'essence, à l'expression et à la manifestation, Père, Fils, Saint-Esprit. Telle est ce qu'on appelle la Sainte Trinité.

L'Amiral. — Mais voilà qui est parfaitement clair. Pourquoi donc nos curés ne nous le disent-ils pas, au lieu de toujours nous crier mystère ! mystère !...

L'Ermite. — Pourquoi ils ne le font pas, je l'ignore ; mais du moment où ces trois principes dérivant l'un de l'autre sont infinis, ils sont infiniment distincts l'un de l'autre et ont une vie personnelle différente quant à l'action, mais non quant à l'essence.

L'Amiral. — Tout cela c'est l'évidence même et on doit savoir gré au théologien et au philosophe qui soulèvent un coin du voile qui nous cache la divinité, comme on sait gré à l'astronome qui nous révèle les secrets du monde sidéral.

L'Abbé. — J'admettrais votre raisonnement, monsieur l'amiral, mais avons-nous le droit de supprimer le mystère ? Sans mystère, plus de religion ! Sachons nous contenter de la source infaillible d'information qu'est l'enseignement de l'Eglise catholique, flambeau qui éclaire le monde et en dehors de laquelle il n'y a plus que ténèbres et confusion !

L'Ermite. — Parfaitement, M. l'abbé, mais il faut se garder de confondre la « doctrine » avec les enseignements de la scholastique. Il faut savoir comprendre les textes et les dégager de leur forme accidentelle.

L'Abbé. — Hérésie ! Hérésie !

L'Ermite. — Allons, monsieur l'abbé, ne vous échauffez pas ! Vous me paraissez plein de zèle ; mais encore faut-il que ce zèle ne soit pas exubérant. Quoi que vous en disiez, comme toute chose en ce monde, l'Eglise doit progresser. C'est pour ne s'être pas rendu compte de cette nécessité, qu'elle a parfois été en désaccord avec la science et qu'elle s'est alors trouvée en assez mauvaise posture, en dépit de ses prétentions à l'infailibilité.

L'Abbé. — Vous me scandalisez, mon père.

L'Ermite. — Le mot scandale est ici superflu. Souvenez-vous de l'histoire de Galilée. Le pauvre savant fut obligé de se rétracter ; mais sachez, monsieur l'abbé, que cette parole : « j'abjure, maudis et déteste l'hérésie du mouvement de la terre », arrachée de force à un vieillard, retombe de tout son poids sur ces prélats ignares et arrogants qui osèrent l'imposer.

L'Eglise enseigne la lettre, mais la lettre tue et l'esprit seul vivifie. Je vous l'ai dit et je vous le répète, la religion est une et, à travers les siècles, elle se développe et se spiritualise. Aujourd'hui que le christianisme tend à se matérialiser dans son sacerdoce et dans ses rites, nous touchons à une révélation religieuse plus élevée. Cette rénovation religieuse et sociale est en voie de réalisation.

Dans un autre entretien (chap. II) l'ermite fait les déclarations suivantes :

Tout existe en Dieu avant d'exister en dehors de lui et le prêt qu'il fait à ses créatures ne saurait l'appauvrir. Tout est sorti de Dieu, tout tend à revenir à Dieu. La force qu'il projette sur le plan extérieur doit nécessairement, ou revenir à son principe, ou bien s'annihiler. S'annihiler, elle ne le peut, sans quoi le néant qui n'est rien deviendrait un principe d'absorption contre Dieu. Il faut donc qu'elle revienne à son principe et elle ne peut y revenir, qu'en remontant le chemin descendu. Cette force se matérialise ou s'immobilise d'autant plus qu'elle s'éloigne davantage de la cause intelligente qui l'a produite. Elle est produite par action (c'est l'*involution* des théosophes). Elle remonte à sa source par réaction (*évolution* des théosophes). — C'est moi qui ajoute les parenthèses.

Dieu est donc un centre d'où émane une projection qui atteint les limites extrêmes de l'insensibilité apparente (matière) pour remonter ensuite vers sa source, en se spiritualisant de plus en plus.

Tout ici-bas est force et vie. La plus petite molécule de matière se change par la chaleur en gaz dont la puissance de dilatation est immense. Au-dessus de cette forme gazeuse est l'éther qui pénètre tout ce qui existe. En lui se meut l'électricité dont on ne peut calculer l'incomparable puissance et au-delà de l'électricité, il est quelque chose d'infiniment plus subtil encore et plus raffiné, dans sa prodigieuse sublimation, c'est le magnétisme ; force étrange et mystérieuse qui se transmet à travers l'espace sans fil conducteur, qui relie les mondes entre eux et sert d'agent sinon de forme aux Esprits. L'éther n'est autre que le revêtement de l'énergie vitale, que la force atomique non focalisée. Les fluides électrique et magnétique en sont la polarisation, comme la matière en est la cristallisation. En réalité, l'éther seul existe ; tout le reste n'est que le produit de ses vibrations atomiques.

Mais, poursuit l'ermite, brute ou organisée, la matière n'est nullement inerte. Elle possède une âme, un mode d'être, un principe de vie et d'action. Sa substance moléculaire se modifie et s'affine à raison de l'âme qu'elle renferme. L'âme crée son revêtement, si bien qu'une insensible transition relie les cristallisations aux végétations les plus élémentaires. Par suite d'une gradation continue, le règne végétal ajoute l'âme végétative à l'âme élémentaire du minéral ; chez l'animal, s'ajoute l'âme sensitive et enfin le genre humain qui résume le tout possède l'âme élémentaire, l'âme végétative et l'âme sensitive auxquelles s'ajoute l'âme intellectuelle qui lui appartient en propre. Ainsi s'élèvent en se perfectionnant tous les degrés de l'évolution.

Physiquement, l'homme est la résultante de cette évolution générale. Son corps n'est que le corps animal perfectionné et nulle part vous ne lirez que Dieu l'ait créé. C'est par évolution qu'il l'a tiré du limon de la terre.

L'œuvre créatrice porte exclusivement sur la nature spirituelle de l'humanité. Dieu crée l'homme spirituel de sa propre substance et à son image.

Et qu'a-t-il fallu pour cela ? Que Dieu soufflat, dans l'homme charnel, l'élément spirituel et divin, la « consanguinité » ainsi que l'exprime le mot hébreu. Trois actes ont donc présidé à la formation de l'homme : création de l'homme spirituel, modification du mammifère animal et adjonction de l'homme spirituel à la forme terrestre, et c'est pourquoi l'humanité tend vers Dieu par évolution, mais par évolution spirituelle.

Cette adjonction — ajoute l'ermite dans un passage original que je transcris en entier — cette adjonction des deux principes, ainsi que la chute qui en a été la conséquence, sont présentées dans le récit de la genèse sous la forme symbolique qu'on retrouve d'un bout à l'autre de la Bible, mais dont peu de lecteurs comprennent le sens ésotérique.

Relisez les versets 9 et 10 du chapitre II. Ce Paradis terrestre dont la nature est demeurée mystérieuse et qu'on a travestie de mille façons, n'est rien d'autre que le corps humain avec ses quatre canaux artériels qui sortent d'une source commune, le cœur, par un fleuve unique ... qui n'est autre chose que l'aorte.

— L'aorte ! font ensemble l'amiral et l'abbé.

— Parfaitement, répond l'ermite. Suivant le sens ésotérique de ce passage le jardin c'est le corps de l'homme ; l'éden ou lieu de délices, c'est le cœur. Les quatre canaux sortant d'un fleuve unique — l'aorte — sont les grandes artères qui vivifient les quatre membres ... et enfin l'arbre double, planté au milieu du jardin n'est autre que l'organe sexuel...

— Est-ce possible ? s'écrient les deux auditeurs.

— Il faut croire, poursuit l'ermite, que les Hébreux l'ont compris de la sorte ; alors que parlant de l'épouse mystique du Cantique, ils l'appellent le « Jardin fermé », la « Fontaine scellée ».

Mais poursuivons. Ce que nous explique encore ce passage symbolique ou mythique, c'est que cet arbre de vie devient l'arbre de la connaissance quand domine dans le cœur de l'homme la concupiscence animale et c'est ce triste phénomène qui s'est manifesté dans l'âme de nos premiers parents.

Ce ne fut point le devoir de propager l'espèce, ni l'émotion du divin qui agit en eux, à cette heure tragique, mais la passion qui les subjuguait et les fit descendre volontairement jusqu'à l'animalité. De là, quand ils eurent compris, leur confusion ne se voir nus et leurs remords qui ne se firent point attendre. Ce n'est pas Dieu qui « passant par le jardin » les troubla par sa présence, c'est leur conscience indignée qui les fit rentrer en eux-mêmes et sous l'apostrophe de laquelle ils se sentirent frémir.

Remarquez bien qu'avant la chute, les hommes n'étaient pas tributaires de la mort. Ce qu'il y avait en eux de matériel devait être éliminé par l'es-

prit. Mais leur faute les chassa du paradis de leur corps presque fluide et les fit déchoir de leurs prérogatives originelles. Condamnés à mourir désormais, comme les animaux au niveau desquels ils s'étaient abaissés et dont ils avaient pris la nature, ils ne pouvaient plus engendrer que des mortels comme eux. Leur corps se matérialisa, se durcit et, de là, pour la femme, les douleurs de l'enfantement.

— Étranges choses que vous nous révélez là, mon père, dit l'amiral. Nous est-il resté quelques traces de ce corps fluide ?

— A coup sûr, répond l'ermite. Nous l'avons encore en nous, ce corps fluide et la preuve, c'est que même dans sa condition actuelle, la forme astrale du corps humain est susceptible, dans certaines circonstances, de se matérialiser plus ou moins, comme c'eût été la loi générale avant la chute. Voyez les photographies attestant le fait dans l'ouvrage de M. le colonel de Rochas (*Les sentiments, la musique et le geste*). La volatilisation du corps humain est une de ces possibilités qui attestent dans l'homme une origine moins matérielle que celle des animaux.

L'Abbé. — Ces explications sont fort ingénieuses, mais elles ne nous disent pas quelle fut la nature de la faute originelle.

L'Ermite. — Il me semble cependant l'avoir indiqué, tout à l'heure. Je serais assez embarrassé pour vous exprimer *ce qui m'a été dit* (c'est moi qui souligne ces mots). Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que la chute consiste en ce que l'esprit apprécia le plaisir des sensations physiques, les désira et s'en passionna et que c'est cela justement qui constitue la déchéance que la dogmatique, qui n'a rien compris au sens ésotérique des textes, désigne sous le nom de « chute originelle » puérilement expliquée par le fait qu'Adam incité par sa femme a indûment mangé cette funeste pomme qui nous a tous rendus passibles du monstrueux et paradoxal supplice de l'enfer éternel.

J'ai tenu à transcrire, jusqu'ici, les expressions mêmes de l'ermite, en ce qui concerne surtout l'explication si originale de la chute; mais pour ne pas prolonger outre mesure ce compte rendu, je me bornerai maintenant à résumer les conclusions des derniers entretiens.

Pour ce qui concerne les origines de l'humanité, l'ermite déclare que le nom d'Adam (qui ne désigne pas toujours le sexe masculin) n'est pas le nom d'un homme en particulier, mais de l'homme en général issu d'autres couples humains.

Il en est de même pour le nom de Christ qui également désigne un être collectif, une collectivité divine (vous êtes tous *un* en Christ, écrit saint Paul aux Galates).

Et voici, dès lors, l'ermite qui, sans restriction, adopte dans son intégralité, la doctrine ésotérique. Les quatre éléments distincts qui constituent

l'homme : le corps physique, l'ombre ou corps éthérique, le principe de vitalité et l'âme sensitive sont la traduction française des termes sanscrits correspondants : *Rupa, Linga Sharira, Prana et Kama rupa*.

L'hérédité physique se manifeste seule le plus souvent; les germes spirituels de l'humanité psychique sont en dehors de la génération matérielle et ce sont eux qui choisissent, avant chaque réincarnation, le genre de vie qui leur paraît nécessaire, suivant les prescriptions de la loi du *Karma* ou loi de causalité. Nul être donc ne peut se plaindre de sa destinée, car c'est lui-même qui l'a choisie — et c'est plus tard qu'il s'en rendra compte.

Tout vient de Dieu, tout remonte à Dieu, répète l'ermite.... Toute chose a existé sur le plan psychique, avant d'être réalisée. Ce n'est pas sur notre globe incandescent, que des germes de plantes et d'animaux auraient pu subsister, d'après la théorie dogmatique de la création. Ils sont venus du dehors, par ordre, à mesure qu'il y avait pour eux possibilité d'existence.

Ils étaient dans l'atmosphère ou au-dessus et c'est de la masse amorphe du réservoir de vie que sont sortis tous les êtres qui, en passant par la matière, sont appelés à s'y particulariser, c'est-à-dire à s'individualiser. Le monde psychique est le monde des causes, le monde physique celui des effets, le monde spirituel celui du résultat général.

Puis vient la théorie de l'origine des Esprits appelés à l'incarnation, en vue de leur évolution personnelle, après quoi, suivant leur « poids spécifique », s'il est permis de s'exprimer ainsi, ils montent et se superposent dans l'ordre même que crée leur état de spiritualité. Aussi leur faut-il plusieurs incarnations, pour s'élever dans la voie de l'épuration.

— Eh quoi, mon père, s'écrie l'abbé indigné, vous croyez donc à la métempsycose?...

— A la métempsycose, mot absolument impropre, non; mais à la réincarnation, oui! répond l'ermite avec autorité.

L'esprit qui constitue notre individualité est notre *Ego* supérieur (appelé par l'Eglise notre ange gardien) dont la voix qui n'est autre que notre conscience nous pousse à l'épuration.

Et cela ne se passe pas seulement sur notre terre de douleur, car elle n'est pas la seule habitée dans l'espace. Toutes les autres et tous les astres ont même destination générale. Les conditions sont différentes d'un globe à l'autre, mais le résultat est identique et ce sont toutes les humanités diverses qui constituent l'humanité universelle.

Et ainsi, de causerie en causerie, se déroule forte et sereine la doctrine théosophique de l'ermite que domine l'idée maîtresse, fondamentale, de l'omniprésence des Esprits qui nous environnent et agissent dans la sphère d'un magnétisme ambiant dont la puissance incompréhensible peut s'intensifier au point de servir de véhicule à la pensée, en devenant *force psychique*.

en même temps qu'elle peut actionner la matière, en devenant *force motrice*.

Et c'est alors, poursuit l'ermite, qu'une foule de bonnes gens crient miracle ! miracle ! — Erreur ; il n'existe point de miracle en tant que dérogation aux lois de la nature. Ces prétendus miracles ne sont que l'application d'une loi supérieure insuffisamment étudiée.

Quant au spiritisme dont on a tant abusé, il peut être considéré, en dehors de ses pratiques regrettables, comme un des modes de la communion des purs Esprits, si bien que les personnes qui s'occupent de spiritualisme, d'une manière sérieuse, ne tardent pas à entrer en relation journalière avec un parent, un ami ou un personnage des siècles passés qui se constitue leur guide spirituel.

Aussi est-ce pour la manifestation des merveilles du monde spirituel, que Dieu permet ces apparitions qui se comptent par centaines, dans l'histoire ancienne comme de nos jours, et jusqu'à ces matérialisations étranges que nous décrivent de savants expérimentateurs tels que les Crookes les Oxon, les Mitchiner, les Aksakof et tant d'autres.

Plus d'enfer, plus de peines éternelles, plus d'indulgences, plus de péchés remis sans réparation personnelle, plus de rédemption impossible par le sang d'un innocent injustement sacrifié—conception injurieuse et blasphématoire pour un Dieu de justice et d'amour.

Tout dans l'univers est esprit et vie, évolution et perfectionnement individuel, depuis la plus humble de toutes les terres du ciel, jusqu'à ces régions paradisiaques que l'on s'imagine bien à tort comme figées dans une adoration inerte, mais où vivent et travaillent les grands Esprits, les révélateurs, les sauveurs des humanités, en tête desquels resplendit d'un éclat incomparable le Christ, l'un des fils de Dieu et le premier né d'entre beaucoup de frères.

Je vous l'ai dit et je le répète ici, poursuit l'ermite, la signification de *Christ* désigne une dignité spirituelle, un lien avec la Divinité, si bien que celui qui en est revêtu devient la splendeur, le rayonnement du Père et que chacun de nous qui pouvons nous élever à cette dignité par l'incarnation même du Christ en notre personne, peut, à ce titre devenir, lui aussi, fils de Dieu et cohéritier du Christ.

Telle est la double nature de cette grande figure appelée tour à tour fils de l'homme et fils de Dieu. Il a pris le corps matériel des enfants d'Adam, pour rattacher au Père toutes les humanités, les racheter en sa personne, c'est-à-dire les rétablir dans leurs anciens privilèges. Par lui, l'humanité universelle a été reconstituée dans sa spirituelle unité, est devenue le *réceptacle* de la Divinité.

C'est ainsi que le Christ est moins un personnage historique, qu'un principe divin agissant dans le monde. Ce principe n'est pas Dieu en lui-même,

mais il est l'expression de la vie divine opérant au dehors... je résume en un mot « la partie assimilable de la Divinité ».

Et voilà ce que n'ont pas compris les inventeurs du dogme de l'eucharistie matérialiste, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans le monde sacerdotal.

Est-il nécessaire de dire que c'est spirituellement qu'il faut l'entendre ? Il n'y a pas ici de présence réelle, puisque le Christ historique n'est plus accessible pour nous ; mais le pain et le vin sont la figure de la nourriture céleste, son revêtement, le véhicule par lequel elle s'introduit en nous et sans laquelle nous ne pouvons sortir de l'animalité.

Eh quoi, théologiens de malheur, s'écrie l'ermite avec indignation, il vous faut donc toujours un corps matériel, un sang réel ! Que devient donc cette parole du divin maître qu'il prononçait à propos de cette eucharistie elle-même : « C'est l'esprit qui vivifie, *la chair ne sert de rien*, et les paroles que j'ai dites sont esprit et vie. »

Il se fit un silence entre les interlocuteurs, puis reprenant d'un ton inspiré, l'ermite poursuivit ses objurgations :

Que sont donc ces mercenaires qui, incapables de se faire une position dans le monde, rôdent autour des autels pour en vivre lucrativement et sans travail ? « Oh ! s'écriait une voyante, si on voyait les choses telles que je les vois, on ne dirait plus que l'ordination est une cérémonie comme les autres : c'est un courant d'eau vive sortant de la vie même du sauveur. »

Prêtres, à vous de répandre ces eaux vives sur les fidèles confiés à vos soins. Ne soyez pas de ces citernes crevées dont parle le prophète Jérémie. Si vous êtes entrés dans le saint ministère sans vocation, retirez-vous ; si vous l'avez fait résolument en vue de plaire à Dieu et d'être utile à vos frères, retrempez-vous dans votre vocation, car une épouvantable responsabilité pèse sur vos épaules.

La religion ne consiste pas dans les formes extérieures, car elle est tout intérieure. Nous avons relégué Dieu et son Christ loin de nous. Un peu d'encens, quelques cérémonies, un bout de prières vocales, voilà ce que nous leur accordons, et au lieu de leur ouvrir tout grands nos cœurs, nous avons choisi des directeurs humains, faibles et ignorants comme nous, et nous leur avons attribué des prérogatives qu'ils ne possèdent pas.

O Dieu ! quand donc apparaîtront-ils, ces hommes que l'univers attend et qu'il désigne déjà sous le nom *d'apôtres des derniers jours* ? Quand donc votre peuple comprendra-t-il que vous en avez assez des rites matériels et qu'il est temps de vous adorer *en esprit et en vérité* ?

Je crois en avoir dit assez, pour donner une idée de cette *Rénovation religieuse* que nous propose notre auteur anonyme.

Rompant courageusement avec les erreurs traditionnelles, les dogmatiques sophistiquées et les superstitions mal déguisées d'une liturgie dont le formalisme théâtral rappelle si souvent les pratiques du paganisme lui-même, cet auteur élève, tout en haut, bien au-dessus de l'Eglise matérialisée, le drapeau d'une spiritualisation qui s'impose. Remontant aux pures sources théosophiques de la religion, *une*, aussi vieille que l'humanité, il réclame l'évolution religieuse. Et en quels termes énergiques le fait-il ? L'on a pu en juger par les extraits qu'on vient de lire.

Eh bien ! qu'un prêtre, défroqué ou non, fasse entendre de telles paroles, signale de tels abus et formule de telles réclamations, c'est là, à coup sûr, un signe des temps qu'on ne saurait méconnaître et l'on ne peut que remercier ce saint inoctraste d'avoir porté le fer rouge dans ces plaies que tant de gens intéressés s'efforcent de cacher aux générations nouvelles.

Je sais bien que ces gens-là chercheront à faire autour de ce livre révélateur la conspiration du silence ; mais il n'en est pas moins vrai que se font entendre déjà les craquements du vieil édifice vermoulu et qu'un jour viendra — puisse-t-il ne pas tarder ! — où du milieu des décombres, l'on verra s'élever les colonnes du nouveau temple que nous annoncent tant de voix inspirées et peut-être prophétiques.

Je pourrais m'arrêter ici, mais un scrupule me vient et après les éloges, mérités à coup sûr, que j'ai adressés à l'auteur de la *Rénovation religieuse* j'éprouve le besoin de formuler quelques critiques sur la deuxième partie de son ouvrage, partie purement pratique, sorte de petit manuel d'édification à l'usage des jeunes filles auxquelles l'ermite — cet ermite hardi que nous venons d'entendre si bien parler — est censé s'adresser paternellement... disons plutôt canoniquement.

Eh bien, oui, qu'il me soit permis de dire franchement que j'ai quelques regrets de voir cette deuxième partie accolée à la première qu'elle dépare, selon moi, et qu'elle affaiblit surtout en la défigurant un peu. Tout au bout des revendications et des déclarations qui établissent une si ferme et virile doctrine, voici le prêtre qui reparaît sous l'ermite novateur et c'est dans un monde de pensées mixtes et parfois disparates, que s'agite l'âme de ce prédicateur inattendu. Passant d'une sorte de quiétisme qui rappelle celui de Mme Guyon, aux transports passionnés des sainte Thérèse, des Catherine de Gênes, des Catherine Emmerich, des Catherine de Bologne, des sainte Lidwine et de tant d'autres qu'un mysticisme maladif semble pousser jusqu'aux confins d'une sorte d'hystérie sacrée — soit dit sans aucune intention malveillante — notre ermite que je ne reconnais plus, s'égare en de petites pratiques enfantines, s'attarde en de petites histoires de reliques suspectes, d'hosties consacrées ou non, en un mot en de menus miracles de sacristie, au risque d'aller se noyer dans le bénitier de cette chapelle minuscule qu'il

annexe à la grande et belle église dont il nous a montré les fières colonnes et les voûtes majestueuses.

Quel bénéfice attend-il donc de cette prédication sacerdotale ; quels effets pense-t-il qu'elle puisse produire dans l'âme de ces jeunes pénitentes exaltées qu'il catéchise *ex cathedra* et devant les yeux effarés desquelles, il ne craint pas d'évoquer je ne sais quels spectacles terrifiants, quelles visions troublantes et quelles malsaines obsessions ? Il y a là tout un chapitre de démonologie dont l'imprudent étalage m'inquiète, je l'avoue et combien je redoute que ces pauvres filles névrosées et affolées — on le serait à moins — par tant de dangers et de menaces et pour échapper à tous ces démons qui nuit et jour « rôdent autour d'elles » n'aillent se jeter éperdument sur la poitrine sanglante du pâle et beau crucifié de Golgotha, avec des transports d'amour indéterminé — donc quelque peu suspect — et n'ayant, à coup sûr, rien de commun avec le haut spiritualisme qui, dans tant de pages de ce beau livre éclate, rayonne et nous fait pressentir l'avènement prochain de cette Eglise invisible, où le Père ne sera plus adoré qu'en esprit et en vérité !

ED. GRIMARD.

L'AUBE DU VINGTIÈME SIÈCLE

Sonnet

Le siècle nouveau-né verra des moissons mûres
Jaillir aux champs divins en des gerbes d'espoir
Au foyer, où la mort jette son voile noir,
Les lares vont chasser la tourbe des lémures.

Déjà les bois profonds s'emplissent de murmures :
La nature sacrée est comme un ostensor ;
Vers les astres, semeurs d'infini, chaque soir
Monte comme un encens de l'autel des ramures.

Car l'ère qui commence apporte dans ses flancs,
Comme une mère en mal de déesse nouvelle,
Cette fille du ciel, l'Espérance éternelle.

Elle vient vers la terre en ouvrant ses bras blancs :
Et du siècle qui naît l'aube à peine s'achève
Que le soleil de l'âme immortelle se lève.

LA MÉDIUMNITÉ

LES EXPÉRIENCES ET LES CONCLUSIONS D'UN « Médecin ».

« Médiumnité, médianisme, médiums », termes neufs qui indiquent des choses vieilles, mais de vieilles choses que nous avons oubliées ! Parler, en effet, d'oracles ou de pythonisses, de médiumnité ou de médiums est, au fond, la même chose. Cependant, sans nous en apercevoir, tandis que nous nions les anciens prodiges, nous admettons déjà les nouveaux. Qui n'a fait tourner les tables ?

Combien de personnes qui feignent de n'avoir pas de préjugés sont enchantées de découvrir des médiums ou de posséder la faculté d'animer un morceau de planchette ! D'aucuns, pourtant plus fortunés ou plus méritants, ont vu, senti, touché même des fantômes. On s'est allé jusqu'à les photographier. Voilà réconfirmées les apparitions des dieux païens dans les antiques temples, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux hypothèses que les anciens connaissaient nos perfectionnés instruments de projection.

Plus d'un rira à cette lecture ; c'est le préjugé des préjugés ! Injustement, on n'attribue à de tels sujets aucun sérieux. Aujourd'hui, c'est un médecin, et un médecin qui a plus de quinze ans de pratique, et qui, par conséquent, ne doit pas manquer de ce scepticisme naturel qu'engendre l'observation positive et la pratique de la vie, lequel, capitulant — comme il l'avoue — derrière une expérimentation rigoureuse, suivie d'un raisonnement tenace, va toujours plus avant, toujours plus avant...

..

Le médecin qui a capitulé se nomme Paul Visani Scozzi, et son acte de reddition jaillit de son volume portant le titre de : *La Médiumnité* (1). La première partie du livre contient cependant une rapide revue des phénomènes et des théories hypnotiques. Apparemment entre l'hypnotisme et la médiumnité il n'y a aucun lien. C'est le contraire.

Voici précisément un cas que je qualifierai de trait d'union entre la médiumnité et l'hypnotisme. Une hystérique, Corinna, avait des périodes d'hypnose spontanée intermédiaires entre la catalepsie et le somnambulisme pendant lesquelles, les yeux entr'ouverts, elle est en pleine communication avec le monde extérieur et représente une personnalité différente du tout au tout d'elle, lorsqu'elle est à l'état de veille. Outre les plus obscènes discours qu'elle débitait et qui contrastaient avec ses sentiments habituels et sa bonne éducation, elle prenait, avec une remarquable dextérité, l'une après l'autre, une centaine de mouches et les mangeait, les dégustait comme

(1) Paolo Visani Scozzi : *la Medianita*, 463 p. Bemporad, Florence, 1901, 5 francs

un mets exquis (!). Bien que des faits analogues ne sont pas nouveaux dans la névro-hystérie « c'est un fait » — dit l'auteur — qu'un pareil état est inhérent à l'état hypnotique, ou mieux, à une personnalité qui s'établit pendant le sommeil hypnotique et disparaît quand le sujet réussit à s'éveiller, à vaincre les résistances, la volonté qui s'opposent à son réveil ».

*
* *

Nous arrivons ensuite à la seconde partie du livre du Dr Visani Scozzi, la plus intéressante, parce qu'elle a trait aux séances expérimentales tenues avec le célèbre médium napolitain Eusapia Paladino.

Il est nécessaire de dire avant tout, qu'Eusapia Paladino n'est ni plus ni moins qu'une femme comme une autre, qui, aujourd'hui, possède la singulière faculté de faire tourner tables et esprits.

Voyez comment le Dr Visani Scozzi décrit un des étranges phénomènes qui se succédèrent à la première séance en présence d'Eusapia :

« Tout à coup, sans qu'aucun de nous ait fait une demande, une petite table qui se trouvait derrière le dos du médium (l'auteur joint une figure indiquant la position des meubles de la pièce), et distante d'elle d'environ 2 mètres, après avoir remué avec bruit à plusieurs reprises, se traîna jusqu'à mon côté droit contre lequel elle s'appuya. Puis elle me heurta plusieurs fois au coude, usant de la force pour attirer plus spécialement mon attention sur un moyen d'action ainsi personnel et humain.

« En ce moment, Eusapia Paladino parut surprise ; dans la torpeur de ses facultés, elle semblait étrangère aux projets du phénomène. Sauf son visage elle était immobile et je crois inutile de dire que mon calme me permettait de bien examiner partout, et de sentir ses jambes, que, dans les moments les plus ardues, je tenais emprisonnées dans les miennes. Je demandai à la table de retourner à sa place. Me frappant de trois coups sur le côté, elle me répondit qu'elle était disposée à m'obéir et immédiatement elle se détacha de moi, glissa avec bruit sur le parquet et s'en retourna d'où elle était partie ».

Il faut tenir compte que la pièce où avait lieu la séance était éclairée « par une bonne lampe à pétrole, pendue au milieu du plafond ». Inutile d'ajouter combien d'autres précautions, toujours énumérées à chaque phénomène, furent prises par le Dr Visani Scozzi pour s'en assurer.

A cette même séance, les phénomènes se succédèrent aux phénomènes, toujours plus bizarres, plus merveilleux, parfois tout à fait incompréhensibles.

Mais le phénomène le plus étrange, absolument stupéfiant par les séjours qu'il fit et qui attestent bien sa parfaite existence, fut celui qui suivit la quatrième et dernière séance décrite.

« John King », le soi-disant « Esprit » qui se manifesta avec Eusapia, avait promis à la précédente séance de matérialiser sa tête, non seulement de manière à la faire sentir et toucher par les assistants, mais de sorte à laisser son empreinte sur de l'argile molle.

Pour cela on prépara un gros bloc de glaise de sculpteur, aplati comme un pain, bien uni, posé sur un grand plateau. Sur cette pâte consistante, John King devait imprimer sa tête, de façon à ce qu'on puisse, après la cessation du phénomène, y couler du plâtre liquide qui, une fois solidifié et détaché de la glaise, devait représenter la forme exacte du corps imprimé.

Il m'est impossible de donner ici une idée exacte des conditions qui précédèrent ce phénomène. Pour s'en faire une juste idée il serait nécessaire de lire les diverses pages qu'y consacre l'auteur. Notons-en toutefois quelques passages et remarquons que le phénomène a lieu dans une complète obscurité.

« ...Alors je résolus d'avoir une extraordinaire circonspection ; outre que je tenais constamment la main droite du médium et que je me serrais à elle de façon à garder un continu contact entre nous deux, je surveillais souvent (sans jamais lâcher sa main droite) les conditions dans lesquelles était sa main gauche que je trouvais toujours tenue par la comtesse Mainardi (un des assistants).

« ...Le bloc de glaise était éloigné de moi d'un peu moins d'un mètre et de un mètre au moins du côté droit du médium, toujours en contact avec mon côté gauche. Celle-ci resta environ une minute dans la position indiquée, puis, retirant d'un coup sa main de la prise de la comtesse, de ses deux mains elle m'empoigna les bras, appuya son front sur ma poitrine, le comprima à plusieurs reprises et murmura d'une voix éteinte : « C'est fait. » La table demandait de la lumière ; le colonel Malvoti (un autre assistant) alluma la lampe, et laissant Eusapia Paladino endormie sur son siège, nous nous précipitâmes vers le bloc d'argile... »

Sur la glaise, à leur grand étonnement — comme il est facile de le comprendre — ils trouvèrent des creux bizarres... Il était difficile de se figurer là les lignes d'un visage humain. Mais, naturellement, l'empreinte était négative ; on peut d'ailleurs en faire la preuve, en imprimant sur de la cire à cacheter une pièce de monnaie du côté face et on obtiendra ainsi une empreinte négative dans laquelle l'œil exercé seul saisira les contours. Il en fut de même de ce bloc d'argile. Mais en y coulant dessus le plâtre liquide, on obtint, lorsqu'après une demi-heure d'attention on le détacha, un médaillon représentant, en relief, le profil d'une figure humaine.

Le Dr Visani Scozzi s'étend ensuite longuement pour démontrer par des considérations d'ordre technique, et ce, en dehors du contrôle opéré, qu'il

faut tenir non seulement pour invraisemblable, mais absurde l'hypothèse d'une fraude quelconque comme cause d'un si merveilleux phénomène. Nous renvoyons le lecteur à ces pages.

..

L'auteur, à la partie relative aux séances expérimentales, fait suivre un chapitre sur la « Doctrine de la médiumnité » et un autre sur le « Mécanisme de la fraude inconsciente », chez Eusapia. Négligeant quelque peu ce dernier point, il passe brièvement sur le premier qui regarde plutôt la conclusion. Cette conclusion, on peut la dire contenue dans cette partie que nous transcrivons presque littéralement : « Le médium est, par-dessus tout, un sujet hypnotique. L'agent est représenté par une individualité occulte qui se manifeste pendant les séances; le moyen de communication a pour base la fonction physiologique de la transmission de la pensée, qui est la suggestion mentale et le mécanisme de la production des phénomènes est dû à l'extériorisation des fonctions du médium. » Ne perdons pas de vue que le Dr Visani Scozzi, avant de se préparer à expérimenter avec Eusapia, admettait « que la médiumnité n'influe pas outre mesure la personne du médium et que l'intervention d'intelligences et de personnalités invisibles et extérieures à l'homme doivent être considérées comme inutiles et illusoires. »

Maintenant, un coup d'œil général sur l'ensemble de l'œuvre du Dr Visani Scozzi. L'auteur aurait pu certainement présenter une meilleure division des matières, spécialement en ce qui est relatif aux séances expérimentales et la sienne ne contribue certes pas à l'intelligibilité du contenu. En un mot, dans la substance du livre, en supprimant un certain « tableau » de la médiumnité, que l'auteur avoue qualifier d'« inexact », on ne peut y trouver de sérieuses controverses, étant donné la précision dans la description des phénomènes, l'intensité d'observation, la sobriété de jugement, enfin, la logique parfaite qui ressort de tout le volume.

Signalons, cependant, cette faute *involontaire*, qui pourrait conduire les lecteurs hâtifs à une opinion différente que celle qui jaillit du livre. Ainsi, en un endroit nous trouvons écrit : « Que la médiumnité doit être rapportée dans la sphère de l'hypnotisme », alors que la pensée dominante du volume exprime le contraire.

En concluant, l'auteur se montre sévère et soigneux investigateur, esprit d'un rare équilibre, et toutes ses déductions sont mesurées.

Indubitablement, l'œuvre rigoureusement scientifique du Dr Visani Scozzi prendra une place importante dans la littérature moderne européenne traitant le « psychisme », et en Italie, avec la « Télépathie » de G. B. Ermancora

et *Pour le spiritisme* de A. Brofferio, junior, elle complètera une solide triade, instructive en connaissance de cause et sévérité de méthode (1).

(Traduction de M. S. Mizzi).

Docteur Ox.

JÉSUS-CHRIST (2)

Il est un tableau célèbre de Debat-Ponsan, représentant Jésus, en robe blanche, descendant une colline, au bas de laquelle se trouve une longue ligne de cadavres en monceaux, que lui montrent fièrement les grands pourfendeurs d'hérétiques de l'histoire, depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, et tous les Papes guerriers qui ont consolidé le trône et l'autel par le fer, par le feu et par le sang.

Et tandis que les massacreurs lèvent triomphalement leurs épées et leurs étendards victorieux sur les vaincus anéantis, Jésus prononce amèrement ces paroles, pendant que des larmes coulent sur ses joues : « ET MOI QUI VOUS AVAIS DIT : AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES ! »

Ce tableau, c'est toute l'histoire de l'Église et toute la morale du Christ, mise en opposition avec l'interprétation et l'application qu'en ont fait ceux qui se sont dits ses apôtres, ses successeurs et ses ministres.

Notre éminent collaborateur et ami le comte Camille de Renesse vient de publier un nouveau volume qui fait ressortir d'une façon saisissante et irréfutable cette opposition entre le Christ et la religion qui se l'est en quelque sorte accaparé.

Le livre a pour titre : *Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XX^e Siècle*. Il débute ainsi :

» Il y a dix-neuf siècles que le Christ a prêché sa religion de paix, de charité et d'amour.

» Nous arrivons au xx^e Siècle, et les hommes se haïssent les uns les autres, et les hommes s'arment de plus en plus les uns contre les autres, et les nations entretiennent des armées, plus formidables que jamais, et les moyens de destruction les plus effroyables emplissent les arsenaux, et pour entretenir ces innombrables armées, pour fabriquer ces engins de carnage de plus en plus destructeurs et meurtriers, on accable les peuples d'impôts, on les ruine, de telle sorte que l'on peut prévoir à brève échéance la guerre terrible et fratricide, inévitable, fatale, qui couvrira l'Europe, qui se dit chrétienne, de millions de cadavres. »

Pourquoi ? Les chefs d'État se disent chrétiens, pratiquent les exercices

(1) *Journal de Charleroi*, 12 février 1901.

(2) JÉSUS-CHRIST, SES APÔTRES ET SES DISCIPLES AU XX^e SIÈCLE, par le comte Camille de Renesse. Prix 2 francs.

du culte, soutiennent l'Église et s'appuient sur elle, comme l'Église compte sur eux, et voilà l'état politique et social que leur alliance a produit ! Parce que l'Église a fait de Jésus le Dieu des armées, parce que l'Église, au lieu de condamner la guerre, la déclare d'institution divine et de nécessité humaine, parce qu'elle y trouve une occasion de dire des messes pour les morts et de chanter des *Te Deum* pour les vainqueurs !

» Est-ce le Christ qui n'a point accompli sa promesse d'être avec ses apôtres jusqu'à la consommation des siècles ? Où sont-ce les apôtres qui l'ont abandonné, trahi, pour mieux dominer les souverains et les peuples, pour mieux assouvir leurs passions, pour accaparer plus de puissance et d'honneurs, pour ramasser plus d'or ? »

Telle est la question que le livre développe et à laquelle il fait une réponse qui est une suite rapide, entraînant, convaincante, de démonstrations péremptoires.

« Il y a dix-neuf cents ans qu'il a dit à ses apôtres : *N'amassez point de trésors sur la terre où la rouille et les vers les consomment... Vous ne pouvez servir en même temps Dieu et les richesses.* » Et depuis dix-neuf cents ans, ses apôtres n'ont songé qu'à accumuler richesses sur richesses, trésors sur trésors, à se bâtir des palais somptueux, des monastères immenses et d'une opulence inouïe, à se vêtir de pourpre, de soie et d'or. »

Le contraste ne les embarrasse pas, la contradiction entre les paroles et les actes ne leur inspire ni honte ni confusion, au contraire !

« *Allez et prêchez*, leur disait-il ; *n'ayez ni or, ni argent, ni autre monnaie dans vos ceintures, point de sac de voyage, ni souliers, ni bâtons.* » Et les apôtres du Christ ont ébloui le monde de leur luxe insensé, dépassant celui des plus grands rois et empereurs de la terre, prélevant jadis la dîme, rançonnant aujourd'hui pauvres et riches au nom du ciel, du purgatoire et de l'enfer. »

Et quand on leur dit qu'ils sont en désaccord avec les enseignements de celui dont ils ont fait un Dieu et dont ils se prétendent les continuateurs, ils répondent qu'il ne faut pas prendre ses paroles à la lettre et, naturellement, ils les interprètent en leur faveur ; qu'il parlait un langage en rapport avec son époque et la civilisation du moment, mais qui n'est plus applicable de notre temps. On le voit bien !

Aujourd'hui, il faut de l'argent pour vivre, — à rien faire. Il faut de la monnaie pour voyager, — pour son plaisir. Il faut un sac de voyage, — pour pouvoir changer de toilette. Il faut des souliers, — même pour les capucins. Enfin, il faut de l'or pour bâtir des Églises et entretenir leur clergé, — ce que Jésus ne voulait pas !

« Le Christ a dit à ses apôtres et à ses disciples : *Lorsque vous voudrez prier, priez Dieu en secret, entrez dans votre chambre et fermez la porte...*

N'affectez pas de parler beaucoup, comme font les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles, ils seront exaucés. Dieu sait de quoi vous avez besoin, avant que vous ne le lui demandiez. Et les apôtres ont composé de longues prières comme les païens, des oraisons innombrables, des litanies de toute espèce, ont bâti des temples infiniment plus ornés, plus riches que le temple de Jérusalem, que les plus merveilleux théâtres, y ont organisé des représentations fastueuses telles que n'en ont jamais imaginé les nations les plus idolâtres, y donnent aujourd'hui simultanément sermons, conférences, cérémonies, spectacles et concerts payants, à grand renfort de cotillons, de cloches, de bourdon et de réclame ».

Et quand on rencontre des prêtres qui relisent pour la millième fois leur bréviaire, répétant toujours les mêmes paroles et les mêmes prières, machinalement, ou égrenant mécaniquement un chapelet en marmottant toujours les mêmes oraisons, et qu'on leur demande : Est-il vrai que Jésus avait condamné ces pratiques païennes ? Ils vous répondent avec assurance : « Sans doute, mais nous avons changé tout cela ».

Le comte de Renesse fait ressortir dans son livre ce travail de revision, de réforme, de dénaturation de l'œuvre et de la doctrine de Jésus, auquel s'est livré l'Église catholique, apostolique et romaine, au point de la mettre en opposition avec son Dieu lui-même, mais parfaitement conforme et favorable aux intérêts personnels et temporels de ceux qui exploitent sa succession.

Comment cela a-t-il pu se faire ? Grâce à l'ignorance des peuples et à la complicité des rois.

« Les masses incapables de s'instruire, faute de temps, faute de documents, faute d'éducateurs loyaux et sincères, restent crédules, craintives, abruties, exploitables sans vergogne et sans merci.

« Ainsi elles s'imaginent que le Christianisme et le Catholicisme, d'institution divine, ont été fondés par le Christ dans leur forme actuelle. Le plus grand nombre est persuadé que le Christ a dicté lui-même les Évangiles, qu'ils ont tout au moins été dictés par le Saint-Esprit, qu'étant inspirés par Dieu, les quatre Évangélistes sont d'accord, ne diffèrent que par la forme ou par d'insignifiants détails. »

C'est une erreur ! Et tout le livre n'est que la démonstration et la démolition de cette erreur, avec des arguments irréfutables et des preuves matérielles incontestables.

Il suit pas à pas l'histoire de Jésus, ses prédications, son procès, sa mort, et il le montre ce qu'il était : un rénovateur de la religion, un révolutionnaire de l'ordre social établi sur la misère du peuple.

Puis vient un rapide et lumineux exposé de l'établissement de l'Église primitive, des luttes et des schismes entre les successeurs des Apôtres, des

Conciles et de l'histoire des Papes, les uns source inépuisable de confusion contre la prétendue infaillibilité de la doctrine, les autres source intarissable de hontes et de scandales contre la prétendue divinité de la religion.

Suit l'étude, d'après les indications des documents évangéliques eux-mêmes, de CE QUE LE CHRIST A ÉTÉ et de CE QU'IL A VOULU.

Le comte de Renesse conclut que Jésus s'est cru inspiré de Dieu, mais qu'il ne s'est jamais dit Dieu lui-même, ni son fils d'une autre manière que ne le sont tous les hommes.

C'est comme perturbateur politique et religieux que les prêtres de Jérusalem l'ont réclamé, fait condamner et crucifier.

« Pendant les premiers siècles et jusqu'au temps d'Origène et même bien au-delà, les chrétiens ne considéraient le Christ que comme l'oint du Seigneur, le porte-parole, le messager de Dieu, le prophète chargé par lui de la régénération du monde, par la fraternité universelle, par la charité et la justice.

« Cette gloire devait suffire au Christ, c'était la seule qu'il ambitionnât.

« S'il avait voulu davantage, il l'eût dit hautement, clairement et nettement, il n'aurait pas attendu que sa divinité fût enfin établie trois siècles après sa mort, par un Concile tronqué, présidé par un tyran hérétique, cruel, perfide et ambitieux, où sur deux mille quarante-huit évêques assemblés d'abord, trois cents évêques seulement, circonvenus par l'intrigue et l'ambition, décidèrent ce point de dogme qu'aucune parole de Jésus ne confirme et ne justifie et que la raison même condamne. »

Cette conclusion, le comte de Renesse l'étaye de citations, de textes et de faits nombreux et absolument probants, dont la lecture est éminemment suggestive.

« Mais des hommes sont venus qui nous ont trompés, ceux dont parlait le Christ lorsqu'il disait : *« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts comme des brebis et qui au-dedans sont des loups dévorants. »*

Ce sont ces hommes qui se sont emparés de la légende du Christ et ont exploité son sacrifice et sa morale en la transformant en une Église à leur image et ressemblance.

« Il y a donc deux Christ dans les Évangiles : l'un, le VRAI CHRIST, celui des Sermons sur la montagne et des paraboles, celui devant lequel tout homme intelligent, impartial, honnête et de bonne foi doit s'incliner avec vénération, puisqu'il fut martyr d'une grande et généreuse idée, celui qui, précurseur de la libre pensée, avait rêvé la religion universelle, sans dogme sans faste, sans pompe, sans clergé, la religion des humbles, la religion de paix, de fraternité et d'amour ; l'autre, le CHRIST FAÇONNÉ APRÈS COUP par des hallucinés de bonne foi incontestablement dans les premiers temps du

Christianisme, mais étayé de traditions mal établies, de faits merveilleux dus à l'imagination populaire, à l'auto-suggestion, à la légende. »

Et à ceux-là ont succédé les exploiters conscients de leur exploitation, qui ont rebâti des temples surmontés de la croix, mais d'où le Christ est absent.

« A ceux-là s'applique cette parole :

« *Plusieurs me diront un jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en votre nom ? — alors je leur déclarerai : — JE NE VOUS AI JAMAIS CONNUS. RETIREZ-VOUS DE MOI, VOUS QUI AVEZ COMMIS L'INJUSTICE !* »

Tel est la pâle analyse du livre du comte Camille de Renesse, dont tous les journaux de France et d'Italie s'occupent en ce moment et sur lequel l'*Indépendance belge* a publié un article de l'amiral Réveillère, qui le qualifie « d'œuvre entraînant du brillant écrivain ».

C'est plus que cela, c'est une œuvre de haut caractère, qui produira dans le monde une impression profonde, durable et féconde. C'est une œuvre d'assainissement moral, car son but n'est pas uniquement de reprendre pour le manier d'une main vigoureuse le fouet dont Jésus s'est servi pour chasser les marchands du Temple, il est aussi de rétablir dans toute sa grandeur et sa pureté la belle figure et la véritable histoire du démocrate Jésus, mort pour la liberté politique, la vérité religieuse et la justice sociale.

MARCELLUS.

LA FAMILLE HERNADEC

(suite).

CHAPITRE IX

Nous reprenons, ici, pour le mettre en tête de notre dernier chapitre, le titre même de ce roman qui n'est en somme que l'expression d'une réalité possible... mais à la condition toutefois que se réalisent les vœux de ceux qui rêvent, pour notre humanité, une évolution proportionnelle à la hauteur de ses destinées. Or, cette évolution ne pourra se faire que par la reconstitution de la famille. N'est-ce point par elle que s'est naturellement constituée la société actuelle ? De la famille, par groupement avec d'autres familles, sont nées la cité, puis la tribu ; de la tribu, la province ; de la province la nation.

Qu'est-ce que la famille ? demandent tous les manuels de morale, voire même certains traités de philosophie pratique. Et c'est pour répondre à cette interrogation que défilent en longs paragraphes toutes sortes de défi-

nitions superbes. C'est parfait ! mais de la coupe aux lèvres, de la théorie à la pratique, qu'il y a loin le plus souvent !

La famille, on l'a dit et répété avec raison, c'est la « molécule sociale » car elle joue dans la trame organique de la société le rôle que jouent dans les tissus vivants, végétaux ou animaux, ces premières cellules formant noyau et autour desquelles viennent se grouper toutes les autres. C'est sur cette première pierre angulaire que s'élève tout l'édifice — édifice superbe ou ébauche informe et grotesque, suivant les âges, les milieux, les procédés employés, les individus ou les races ; si bien que l'on a pu dire par aphorisme énergique et concis : telles familles, telle société.

Longue est l'histoire de la famille et combien suggestive est-elle dans ses péripéties douloureuses. Dès les premiers siècles de civilisation barbare, comme plus tard au temps des patriarches, la famille s'absorbait tout entière dans l'autocratie paternelle. Tout à la fois pontife, juge et roi, le père, le chef, le maître, résumait, à l'avance, en sa personne sacro-sainte, la future autorité dogmatique de l'Eglise, la future impeccabilité de la magistrature et la future inviolabilité de la royauté.

Aux siècles féodaux, nous retrouvons la puissance paternelle métamorphosée en celle du seigneur. Celui-ci n'était plus ni juge, ni pontife, ni roi... ni même citoyen ; mais étant le représentant d'une société spéciale où, en vertu d'un cumul étrange, il était tout à la fois maître et vassal : maître des faibles et vassal des forts, opprimé par ceux-ci, mais opprimant ceux-là, il gardait, en toute occurrence, comme chef de famille, ses tyranniques prérogatives. Chose purement nominale, en somme, que cette prétendue famille qui n'était plus pour lui qu'une simple expression patronymique. Aussi faut-il voir comme il la traite. Il la scinde, l'émonde, envoie ses filles au couvent, enrégimente ses cadets et ne garde plus qu'une maîtresse branche, le fils aîné, orgueil du nom, prestige de la race, égoïste et montrueux vestige d'une famille éteinte d'où ont été supprimées, du coup, piété filiale et tendresses fraternelles. Mais, quoi, n'était-ce pas là le « bon vieux temps » et qui donc oserait récriminer, sinon quelque dangereux révolutionnaires d'esprit pervers et subversif ?

Et nous voici maintenant en face de la famille moderne. Il y a ici des réserves à faire, car s'il y a le côté de la lumière, il y a aussi le côté de l'ombre. La transformation qu'a subie cette famille dite démocratique l'a mise, ne l'oublions pas, en posture délicate et quelque peu dangereuse. Après la tyrannie de la famille antique, la sécheresse de la famille féodale et la glaciale raideur de la famille monarchique — car la famille s'est toujours calquée sur les divers milieux où elle a évolué — la famille démocratique est tenue d'éviter certaines réactions qui seraient d'autant plus redoutables, qu'elles pourraient se masquer d'apparences trompeuses, en se targuant du

désir assez légitime, ce semble, d'améliorer le passé et de corriger l'histoire.

Malheureusement, les réactions manquent presque toujours de mesure. Il s'agit de trouver le point. A coup sûr la famille actuelle vaut mieux que toutes ses devancières. Elle possède des trésors de justice, d'abnégation, de tendresses surtout. Mais toute conquête peut s'aggraver d'empiètements et dépasser le but.

Or, nous assistons, aujourd'hui, au singulier spectacle de la famille conquise par l'enfant. Il y fait irruption, s'en empare en dominateur, quand il n'y règne pas en maître... et qui ne sait ce qu'il en résulte nécessairement ?

Quel est celui d'entre nous que n'ont pas scandalisé ces éducations déplorables, lâchées, sans frein ni bride, dépourvues de toute dignité, toujours prêtes aux pires capitulations et qui, de toutes pièces, ont créé cette race avilie dont notre fin de siècle ne peut que rougir à bon droit.

Cela commence dès les premières années de ces enfances malsaines, où l'on voit des marmots de sept ou huit ans égoïstes, autoritaires, énervés par de coupables gâteries, commander en maîtres dans la famille qui tout entière s'incline et leur obéit. Puis la corruption progressivement s'aggrave et s'accroît. A douze ans, ces piètres polissons se glorifient cyniquement d'être les derniers fruits secs de leurs classes. A dix-huit, ils discutent dédaigneusement avec leur père et tranchent sans appel toute question en litige. A vingt-cinq, ils dilapident en débauches prématurées l'héritage qu'ils ont impérieusement réclamé ; puis enfin quand vient la trentaine, on les voit, ces lamentables avortons, vieillards précoces, sceptiques et blasés, s'éteindre dans l'imbécillité ou abdiquer les derniers devoirs d'une vie qu'ils méprisent, sans en avoir jamais connu ni les viriles énergies, ni les enthousiasmes généreux.

Est-ce tout ? Non. Il y a plus encore ; il y a surtout autre chose. Par suite des lacunes et des inconséquences qui troublent et faussent notre organisation sociale, l'on voit dans notre pays croître deux jeunesses qui vivent côte à côte, se coudoient chaque jour, mais qui ne se connaissent ni ne se comprennent, si bien que lorsque les péripéties de la vie les mettent plus tard en présence, elles se regardent toutes surprises, parce qu'elles sont aussi étrangères l'une à l'autre que si elles appartenaient à deux races distinctes pour ne pas dire ennemies.

Et comment s'en étonner, lorsqu'on songe à la différence radicale des deux enseignements qui les ont formées ? Qui n'a rencontré, bien des fois, sur son chemin, de ces figures énigmatiques et déconcertantes d'adolescents qui, d'un regard dédaigneux ou haineux, sourient de pitié aux enthousiasmes d'alentour ? Les lois, lois communes à tous et sous lesquelles il leur faudra vivre, sont envisagées par eux non point comme tutélaires, mais comme lois

plus ou moins « scélérates » et conséquemment intolérables. Pour ces dangereux et faux citoyens, fonctionnaires ou non, la patrie c'est l'ennemi qu'on peut mal servir, sans remords, que l'on doit même trahir à l'occasion, au profit de cette horde d'hommes noirs qui, sous le masque éternel, dont ils se couvrent la face, sapent, rongent et désorganisent — Voilà quel peuple ou quelle fraction de peuple nous préparent, dans leurs écoles, ces maîtres réfractaires et fanatiques que protège l'Eglise et que ménagent nos lois, parce que c'est avec eux, parfois, que pactisent nos gouvernants.

C'est là qu'est le côté de l'ombre et là aussi que doit intervenir le rôle préservateur de la famille. Sachons tenir d'une main ferme, quoique élastique et souple, ce frein légitime qui dans toute éducation doit réprimer les écarts et assurer l'orientation de la vie. Donnons à nos enfants la plus chaude tendresse de nos cœurs, mais maintenons vis-à-vis d'eux notre autorité dans ce qu'elle a de normal et de respectable. Sachons surtout élever leur esprit et ennoblir leur cœur, par une éducation dont la hauteur morale et spiritualiste leur apprendra, dès l'âge de raison, qu'il est d'autres horizons que ceux de cette terre, où règnent une dogmatique qui avachit les consciences, une morale égoïste qui pervertit les instincts de justice, sans parler de ce verbiage philosophique qui fausse le jugement, parce que ce n'est que dans le vide qu'il s'agit, résonne et s'étourdit lui-même.

Et après avoir parlé de l'ombre, nous pourrions parler aussi de la lumière, dans le spectacle réconfortant que nous offrira toute une série de générations d'enfants ignorants et faibles, sans doute, mais que développera une éducation à la fois tendre et virile qui éclairera les intelligences, trempera les caractères et galvanisera les consciences.

Voilà quelle sera, de plus en plus, l'humanité nouvelle que nous prépare la famille moderne, malgré les difficultés inhérentes à tous les débuts, les incertitudes momentanée et les fluctuations d'une lente évolution. Elles le sont toutes, du reste, mais n'en arrivent pas moins à leur but, lorsqu'a sonné l'heure prescrite et c'est dans la lumière des grands horizons que mûrira la moisson nouvelle, sous les rayons d'un soleil de justice, de fraternités et de vérités émancipatrices.

C'est donc cette famille moderne qu'il s'agit d'organiser. Il ne suffit pas de l'approuver en théorie. Il faut la faire vivante autour de soi et l'aimer comme elle mérite de l'être. Mais pour l'aimer il faut la comprendre, et que de gens qui ne se soucient ni de la comprendre ni de l'aimer, se contentent de s'en servir et de l'exploiter dans leur égoïste indifférence.

Pour les uns, elle n'est qu'un refuge après les déconvenues et les froissements de la vie. Ceux-là ne viennent se réchauffer au foyer domestique que lorsque tous ceux auprès desquels ils se sont momentanément assis ne peuvent plus leur offrir que des cendres refroidies. Il en est d'autres — les

invalides de la vie à outrance — qui ne viennent chercher à ce foyer que le bol de tisane qu'y devra faire mijoter, nuit et jour, la pauvre fille qu'ils n'ont épousée qu'avec l'intention mal déguisée d'en faire leur infirmière à perpétuité. — C'est ce qu'on appelle « faire une fin » dans l'argot du vocabulaire en usage.

Tandis que certains hommes qui ne savent être aimables que chez les autres, réservent pour leur intérieur un lot d'inépuisables maussaderies, que d'autres ne rougissent pas de s'y conduire en véritables tyrans domestiques ; il en est d'autres, encore, qui ne se préoccupant que de soucis imaginaires, s'essoufflent en de stériles agitations, s'en vont, courant sans cesse, à la poursuite de je ne sais quels mirages, dans la brume desquels ils s'imaginent voir des honneurs, des richesses... images mensongères, est-il besoin de le dire ?

Et lorsqu'ils reviennent enfin, haletants, surmenés, avec l'intention, cette fois-ci, de cueillir cette petite fleur de bonheur qu'ils n'avaient pu apercevoir dans leur course extravagante... ils la trouvent, mais desséchée, brisée, arrachée de sa tige. Et voici même que certains d'entre eux, ayant gardé quelque mémoire, se rappellent l'avoir vue, autre fois, cette petite fleur parfumée, s'entr'ouvrir timidement entre l'humble pot-au feu de la famille et le berceau du premier né !

Et c'est en effet là qu'est la vie dans sa réalité vivante, là qu'est le bonheur possible... Mais à la condition — condition absolument expresse — qu'on l'y sème et qu'on veuille bien l'y cultiver avec la bonne volonté nécessaire.

De ce cercle étroit de la famille, milieu si favorable ce semble aux concentrations égoïstes, peuvent surgir cependant toutes les passions généreuses. N'est-ce point de cette source cachée que jaillissent les dévouements publics ou privés, les ambitions les plus légitimes et les saintes ardeurs du patriotisme ? N'est-ce pas de ce foyer, tout à la fois un et triple, qu'on voit parfois s'échapper tout un faisceau de sentiments qui, partant de chacun des éléments du trio familial — le père, la mère, l'enfant — rayonnent de chaque cœur aux autres cœurs, dans les réciprocités d'un amour tour à tour expansif et convergent ?

Sans doute, il faut que certaines affinités préexistent entre les divers membres d'une famille. Il est des caractères incompatibles, des natures insociables, qu'un rapprochement continu exaspère et dissocie encore davantage. Mais ce sont des exceptions relativement rares, par bonheur, et la constitution de ces familles malheureuses ne peut être considérée que comme une épreuve imposée à des êtres qui, à coup sûr, ont d'anciennes fautes à expier, suivant la loi d'épuration progressive à laquelle sont soumises toutes les créatures réincarnées sur notre triste terre.

Mais, en dehors de ces cas spéciaux et alors que de simples divergences de caractères pourraient troubler l'harmonie désirable, il est indispensable que des concessions réciproques se fassent, que les angles s'adoucissent, que les impatiences se modèrent et que s'atténuent telles rigidités d'allures trop accusées chez certaines personnalités intransigeantes.

Le secret des harmonies familiales, comme aussi des assonnances sociales, dans leur généralité, consiste dans le talent qu'ont certaines personnes de savoir « prendre les gens tels qu'ils sont et pour ce qu'ils valent » sans chercher à les façonner à leur guise, prétentions intolérables qui ne peuvent provenir que d'une excessive vanité ou d'un égoïsme autoritaire, contre lequel se révoltent à bon droit les natures quelque peu indépendantes.

Le respect de la personnalité d'autrui, tel doit être le principe fondamental d'où découlent la tolérance, l'indulgence, la bonté, la générosité, autant de fleurs merveilleuses dont la plante humaine se pare quelquefois et peut se glorifier à juste titre.

A coup sûr, la famille a ses lassitudes, ses chagrins, ses douleurs ; mais où donc se trouve sur la terre la situation privilégiée exempte de tristesses ? Il y a autre chose ici-bas que la poursuite obstinée d'un bonheur irréalisable. Être toujours heureux serait à coup sûr chose fort enviable ; mais il n'est pas de bonheur possible pour l'homme qui, s'engourdissant dans une passivité stérile, ne se propose aucun but, ne remplit aucune obligation et croit pouvoir s'affranchir de tout devoir. Et où donc le devoir trouverait-il un champ d'application plus immédiate et plus féconde, que dans cette famille ou confédération d'êtres dont tous les intérêts sont solidaires, dont tous les sentiments entrent en compte de partage et où l'égoïsme lui-même a la chance inouïe de pouvoir être confondu avec l'amour.

La famille n'est pas seulement une tente provisoire, où l'on vient s'abriter momentanément contre les bourrasques qui bouleversent l'existence. Il faut en faire le quartier général de sa vie. C'est là et là seulement qu'on se ravitaille et qu'on s'arme pour la bataille éternelle, puis c'est là qu'on revient, comme on revient au port, après les émotions et les dangers des navigations périlleuses.

Les livres de morale nous parlent sans cesse de l'amour du prochain. Soit ; mais qu'est-ce donc que ce prochain, dénomination vague, chose insaisissable, catégorie non classée dans l'humanité disparate ?

Des gens mal appris que l'on coudoie au passage, des indifférents, personnages sans couleur qui vont et viennent autour de nous, des rivaux que la jalousie dévore, des calomniateurs qui jamais ne désarment — sont-ce là ce prochain que je dois aimer... comme moi-même ? — Injonction dérisoire en vérité !

En supposant que la chose fût possible, à quoi servirait, à qui profiterait

une dépense aussi inconsidérée d'amour et de fraternité ? Ne serait-il pas à bon droit taxé de folie, le jardinier halluciné qui s'en irait couvrir de ses engrais et de ses arrosages les pierres stériles du chemin ?

Eh bien ! je vais vous dire, moi, quel il est ce prochain que vous pouvez, que vous devez aimer et cette fois-ci « comme vous-même »... C'est votre femme et ce sont vos enfants !

Oui, c'est là qu'est la réalité vraie ; là aussi le devoir et rien que là, le bonheur légitime et de saine nature. Indépendamment des joies que nous donne la famille, nous y trouvons par surcroît — chose d'importance capitale — le sentiment de notre collaboration directe à l'œuvre commune, œuvre immense qui a l'éducation de l'humanité pour objet, la justice pour loi, la science et la vérité pour objectif — seul et unique terme de ce long rêve d'idéal qui surgit, autrefois, dans le crâne du premier homme et que poursuivirent, depuis, toutes les générations successives.

Or, cette « éducation de l'humanité » ce n'est que dans la famille et par la famille qu'on pourra la réaliser, parce que là seulement se trouvent en germe toutes les vertus constitutives d'une société normale. La famille, c'est l'école de la vie. C'est là qu'on apprend à épeler les préceptes du pacte social, là qu'on s'initie à l'amour général, en commençant par l'amour particulier.

Toutefois, ne l'oublions point et répétons-le, s'il le faut, la famille ne nous donne rien sans conditions. Malheur à l'égoïste qui croit pouvoir tout exiger, sans aucun retour de sa part et s'imaginer avoir le droit de demander, à ceux qui l'entourent, le repos quand il est las, les soins quand il est malade, la gaieté quand il est maussade, la force ou la consolation lorsqu'à la suite des excès d'une vie pleine de scandales et d'égoïsme inavouable, il se sent bridé de fatigue ou abreuvé d'amertume.

La famille est une servitude, comme tout ce qui touche au devoir, mais une noble servitude ayant pour compensation la satisfaction que chacun de ses membres trouve dans la douce réciprocité des dévouements et des sacrifices.

Pas plus qu'aucune autre institution terrestre, la famille n'a le monopole des bonheurs inaltérables ; mais c'est à son foyer qu'on se console des amertumes inévitables, que l'on se retrempe surtout et qu'on vit d'une vie complète, en ce sens que l'on y apprend à s'oublier, à échapper aux passivités égoïstes des êtres solitaires et que l'on y éprouve bientôt le désir de partager les fatigues, les souffrances des autres et de travailler [à l'œuvre sacrée, obligatoire, de l'éducation réciproque de l'homme par l'homme, dans le sentiment d'une commune et indéfectible solidarité.

L'homme ne saurait évoluer tout seul. La vie de progrès est œuvre collective. C'est en associant leurs efforts, en se tenant par la main, plus encore,

en se liant de cordes, les uns aux autres, comme le font les montagnards, que les ascensionnistes de la vie doivent gravir la pente ardue qui mène aux altières cimes de l'idéal.

Aussi, est-ce parce qu'elle nous rattache à la grande famille humaine, que chacune de nos familles particulières joue dans l'évolution générale le rôle prépondérant que lui assigne la nature.

La famille est donc le dernier refuge des espérances sociales. Sans elle plus d'agréations humaines, plus d'associations possibles, plus de pères, plus de mères, plus d'enfants, plus de nations — car c'est sur ses ruines que vient s'asseoir un fantôme sinistre, le sombre génie de la débauche et de la misère... celui-là même que l'on voit errer dans les villes manufacturières, au milieu d'hommes dévoyés qu'affole l'alcoolisme, de mères qui pleurent et de pâles enfants qui meurent lentement de faim.

ED. GRIMARD.

(A suivre).

Mon Évolution spiritualiste, par HORION, notaire. Liège 1901. — Cet opusculé, édité par un spirite à tendances théosophiques, se compose de Fragments, Discours, Études philosophiques, sans enchaînement, mais où il y a parfois matière à de profondes réflexions. Nous recommandons tout spécialement le chapitre intitulé « le Grand Problème », où l'idée de Dieu, la conception de l'Univers et de notre propre existence y sont traités d'une façon extrêmement élevée, et dégagée de toute entrave avec les notions qui forment le bagage philosophique que les âges précédents nous ont légué. Ce chapitre, que nous croyons être l'exposé même de la Doctrine ésotérique, est à méditer longuement.

A lire aussi : « La lettre à ma sœur », excellent résumé de la doctrine spirite ; les études sur Schopenhauer, sur « Nietzsche », sur « Max Stirner », philosophes plus connus que lus, et dont l'auteur nous épargne en quelques pages la lecture aride et fatigante.

En un mot, bon ouvrage, court, aisé et qui fait penser.

G. B.

SOCIÉTÉ SPIRITE DE PERRACHE A LYON

Monsieur et Frère en croyance,

Je vous envoie, au nom de notre Société spirite de Perrache, le rapport de notre Assemblée générale du 10 mars dernier.

Nous vous prions, Monsieur, de vouloir bien le livrer à la publicité si vous le jugez utile à notre cause.

Agréez, je vous prie, Monsieur, au nom du Comité et de la Société les saluts fraternels de votre tout dévoué

A. DAYT.

Lyon, ce 14 avril 1901.

Assemblée générale du 10 mars 1901.

La séance est ouverte à 7 heures : elle est présidée par M. Reignier.

Il est donné lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 11 février 1900, puis du compte rendu financier qui est approuvé par l'Assemblée.

M. Reignier est réélu à la présidence.

M. Brun et Mlle Renaud sont réélus à la vice-présidence.

Sont nommés membres de la Commission : MM. Badet, Carrier, Dupont, Fouilloux, Garin, Gérante, Grégoire, Jacouton, Leyral, Maître, Piatte, Thermez.

Mmes Chevallier, Chiffre, Conrozier, Damian, Dayt, Faure, Paccalin.

Proposition de Mme Villard demandant que l'on donne la parole aux esprits qui désirent se faire entendre avant la fin de la lecture des communications.

M. Brun interrogé répond que l'on ne peut émettre d'opinion avant d'avoir consulté la Commission.

La séance est levée à 8 heures.

Toutes nos sympathies à la Société spirite de Perrache et nos meilleurs souhaits pour que son bon travail serve amplement à la diffusion du spiritisme et à répandre les œuvres du Maître Allan Kardec qui seules régèneront notre si triste humanité.

M. L.

BULLETINS DES SOMMAIRES (1)

Le Messager (Liège). — Le spiritisme en Suède, par la princesse KARADJA. — Le spiritisme à Nancy. — Les communications spirites sont indépendantes des médiums, par RUSSEL WALLACE. — Discours prononcé sur la tombe de M. Théophile Bernard, le 15 mars 1901, à Villers-aux-Tours, par M. le notaire V. HIRON.

Annales des Sciences psychiques. — Recherches sur les matérialisations de fantômes (suite et fin) par le Dr PAUL GIBIER. — Des Indes à la planète Mars (suite et fin) par le professeur FLOURNOY. — Guérison miraculeuse de maladies d'apparence organique. Rôle du système vaso-moteur, par le Dr F. REGNAULT.

Le Progrès spirite. — Les communications apocryphes par LAURENT DE FAGET. — Ma conversion au spiritisme (suite), par H. MALACABNE. — Spiritualisme et matérialisme ; réponse à Camille Saint-Saëns par C. FLAMMARION. — Un moyen certain de

(1) Ce bulletin composé pour la revue précédente, n'y a pas trouvé place, il comprend donc les journaux et revues de juin.

ne pas confondre la mort apparente avec la mort réelle, A. D. — Communication médianimique obtenue au groupe de Gohyssart (Belgique). Les bons médiums, les bons groupes spirites. — Les plantes et la musique (*Light of Truth.*) — Apparition d'un prêtre qui veut se libérer (*Revue Spirite*).

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). — De la révélation, par EDMOND MICHEL. —, Causerie, par J. F. — Communication obtenue dans un cercle intime à Bruxelles de l'Ange Consolateur. — Communication de l'Esprit CHARLES FRITZ sur les instants qui précédèrent et suivirent sa désincarnation. — Communication de l'Esprit d'ALLAN KARDEC.

L'Humanité intégrale. — Causerie d'actualité par C. CHAIGNEAU. — Spiritisme et méthode, 3^e article, correspondance (adhésions).

La Lumière. — Génie et folie, par le Dr LUX. — Quelques opinions anciennes sur influence de la lune, par le Dr MARC. — Revue universelle, par le Dr LUX.

Le spiritualisme moderne, organe de « l'Etoile d'Or ». — De la réincarnation par A. GUÉRIN. — Le poème spirite, l'invocation poésie par LUIZ PAES LÊME. — Le devoir de ceux qui savent, par SPERO. — Voix de l'au-delà, profession de foi d'un sceptique ; Sois une âme de dévouement et d'abnégation. — A une personne qui veut étudier la Théosophie. — L'Univers réel, par MARIA CHENU.

La Paix Universelle (Lyon). — Le magnétisme persécuté, par DECHAUD. — Notre droit et notre liberté, par Th. MOURoux. — Le Procès, par THÉO. — Le 31 mars à Lyon par HONORÉ. — Conférence par Jules GAILHARD. — M. Charles Richet à Avignon, par BRÉMOND.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy. — De la transmission de la pensée ; expériences d'écriture médianimique, par F.... — Séances de la Société du 8 au 29 mars. — Spirite, par le Dr MOUTIN.

Le mouvement psychique, organe de l'Institut des sciences psychiques de Paris. — Conférences prochaines annoncées. — La méthode générale, par J. BRIEU. — Le rêve, par F. DE HOUX. — Le rêve révélateur, par S. DELAVILLE. — Réflexions sur le rêve précédent, par le Dr CHAZARAIN.

Moniteur des Études psychiques. — Expériences de M. Roland Shaw, par LOUIS GARDY. — La magie populaire chez les Chinois, par L. CHARPENTIER. — La réincarnation, Essai sur l'Évolution humaine, par le Dr Pascal, par JACQUES BRIEU. — La légende du château de Combourg, le chat fantôme et la jambe de bois, par le vicomte de Reiset.

Revue des Études psychiques sous la direction de CÉSAR DE VESME (Paris). — Avant-propos, par CÉSAR DE VESME. — J'ai vu et j'ai entendu ; Un mystérieux coup de fusil ; Un cas de vision spontanée dans un miroir, par PYRRHUS BESSI. — Phénomènes anormaux spontanés qui se sont produits à Turin en novembre 1900, par le Dr L. SILVA. — De la clairvoyance dans l'avenir, considérée dans ses rapports avec le déterminisme, par le professeur F. PORRO. — Un vieux cas de clairvoyance dans l'avenir. Ce numéro qui comprend les N^{os} 1, 2 et 3, est très intéressant.

La Tribune psychique. — Chronique psychique, par J. GAILLARD. — Le mouvement psychique à Paris, par C. DAMIEN. — Remarquables manifestations, par C. DUVAL et TEGRAD. — Spiritualisme et matérialisme, par Saint-Saens.

Journal du magnétisme. — Biographie et portrait de P. G. LEYMARIE. (Une erreur a été commise dans cet article : les cendres de M. Leymarie reposent sous un dolmen peu éloigné de celui du Maître ALLAN KARDEC, mais pas sous le même). — 90^e Conseil pratique : Au sujet de l'arthrite, par DURVILLE. — Aux magnétiseurs et

aux masseurs, par JULES ALLIX. — La ligue du mal public, par le Dr BOUGHER. — Echos de partout.

Le Lotus bleu. — Revue théosophique française. — La 2^e conférence de Genève, par le Dr TH. PASCAL. — Dharma, par ANNIE BESANT. — Clairvoyance (suite) par W. LEADBEATER. — Le Pérou antique, X... — Echos théosophiques, par D. A. COURMES. — Doctrine secrète (suite), par H. P. BLAVATSKY.

L'Initiation. — Projet de programme par la Société psychologique de Saint-Petersbourg, par PAPUS. — La volonté, par H. GIRGOIS. — La Croix, par ZHARA. — L'Islamisme ésotérique, par PROBST-BIRABEN. — Au pays des Esprits (suite). — Son, Lumière, Couleurs dans l'Astral (suite), par TIDIANEUQ.

Revue des Etudes psychiques, dirigée par CÉSAR DE VESME (avril-mai). Témoignages et commentaires sur les phénomènes de Panicale, par C. DE VESME. — La paramnésie et les rêves prémonitoires, par E. BOZZANO. — Phénomènes anormaux spontanés dans une maison de Turin, par le Dr L. SILVA. — Une autre maison hantée à Turin, le Duc des Abruzzes sur les lieux.

L'Echo du Merveilleux. — La guérison du peintre Eugène Diaz par Mlle Louvet, par Gaston MÉRY. — La légende merveilleuse du roi Salomon, par G. MALET. — Les grands visionnaires : Gutenberg, par E. MARIOTTE. — Pratiques empiriques relatives aux animaux, par l'abbé NOGUÈS. — La vie d'une possédée, par l'abbé THOYER.

Revue de l'hypnotisme : Théorie physiologique de l'hystérie, par le Dr BINET-SANGLÉ. — Les exercices des derviches expliqués par l'hypnotisme, par MM. les Drs HIKMET et F. RÉGNAULT. — Perversion de l'instinct de conservation chez quelques animaux, par M. LÉPINAY.

L'Étincelle religieuse-libérale, organe de la liberté religieuse et de l'Union des Eglises. — Parole à mon frère le « prêtre-serf », par TEUTHÈRE. — Notre voyage, par l'abbé JULIO. — La chaudière de Satan, poésie par FRANCE TEGRAD (âgée de 14 ans). — Jésus au Vatican, par l'abbé HOUSSAY. — Réforme dans les prisons par P. CONSTANTIN. — Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales, par l'abbé JULIO. — Un forçat du bagne clérical, par l'abbé JULIO (suite).

L'Ami des bêtes. — Les moyens de communication pour les bêtes, par Adrienne NEYRAT. — La mort du moineau, poésie d'Octave PRADELS. — Les marais de sangsues, souvenirs du Médoc, par AURÉLIEN SCHOLL. — Le végétarisme, par le Dr TH. MARÉCHAL. — Quelques réponses à quel est votre animal préféré? — L'esprit et le cœur des bêtes. — L'épagueul et les canaris hollandais, par E. VAN MUYDEN.

L'argus des Revues, intermédiaire universel. France 12 francs, étranger 18 francs, 14, rue Drouot.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE